

Jean-Maurice Millot

Dernier rendez-vous

Nouvelles



Jean-Maurice Millot

Dernier rendez-vous

Nouvelles

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4260-4

Dépôt légal : Novembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Dernier rendez-vous	7
Sonate opus 111.....	15
Le souvenir du bonheur	25
La chaîne	37
Le message	41
Le vieil accordéon	45
Nocturne	55
Valse-Caprice	67
L'ange à la dérive	75
Le malentendu	87
Croquis posthumes	97
Discours d'une Ève	105
Anti-journal	139
L'Ève du Poisson.....	157
Légende du vent d'ouest.....	163
Retrouvaille	171
La dérobade	177
Volcan sans mémoire	189
Elle se rappelle	217
Au creux d'un lit.....	223
À chacun son tour.....	227

Le Vieux Lille.....	235
Jubilation.....	243
<i>Renaître</i> , dit Ludwig.....	259
Esquisse de portrait.....	273
Trio d'étoiles.....	275
Tu es mon amour	279
Un certain naufrage.....	299
Une mémoire sélective	301
Journée bancaire à la place Ducale	309
Berceuse utopique.....	333
Rêveries nocturne	341
Soliloque	351
La Saint Valentin	355
Lettres de l'imaginaire.....	361
Mademoiselle de Feu follet	369
En eau trouble.....	385
Puzzle.....	391
Les clodos	397
La berbère	399
Mille façons	403
<i>Parfois</i> , dit-elle	411

Dernier rendez-vous

L'homme allume une cigarette. Elle regarde ses mains, de belles mains. Pas aussi belles sans doute que celles de Ludwig, mais elle est quand même séduite. Elle a le trac tout d'un coup devant ces mains. Elle les imagine qui jouent délicatement un prélude de Debussy. Qui jouent une autre partition sur le clavier de son corps. Elle tremble un peu. Il protège sa cigarette du vent qui pourrait venir en douce par la porte entrouverte du café. Ils sont assis à une petite table ronde, jusque à côté de l'entrée.

– Tu veux changer de table. Qu'on aille plutôt au fond ?

– Oui. Si tu veux bien. C'est à cause de la porte. À cause du vent.

Et du risque surtout que par la parole tu me fasses un enfant, songe bizarrement Laura. On risque d'attraper un rhume plus simplement. Même celui des foins, ça arrive parfois. Jadis, elle aimait faire l'amour dans les foins. Certaine fois, pas toujours. Mais *jadis* est à présent bien loin. *C'est même une autre époque révolue*, grommelle-t-elle, pour reprendre ses esprits et son sérieux. Car cela manque de sérieux, comme ce brave Georges, le clown de circonstance, qui ne doit pas baiser souvent en ce moment pour traîner comme un pauvre pervers sur des sites de jeunes femmes esseulées. Quand il marmonne les jeune femme, il doit penser secrètement *des vagins*. Il faut appeler un chat un chat. *Ou une chatte*, rougit-elle. Il faut nommer les choses avec exactitude. Avec précision. Alors, pour reprendre son sérieux, quand même, elle dit à l'homme :

– Je te donne le manuscrit, c'est la version définitive. Ou quasiment.

– Quasiment ? Bon, puisque tu le dis.

Ensuite il tousse. Il dit simplement :

– On a un lien avec ce livre, hein, alors je suis heureux de pouvoir t'aider.

Elle le regarde dans les yeux. Des yeux ronds comme des billes, posés entre son visage et le soleil pour qu'ils soient traversés par la lumière. Car la lumière rentre partout, partout. Il semble bizarre. Elle est sur le point de lui demander :

– On est vraiment venu vous parler de mon livre ? Vous parlez bien de mon roman ?

Mais c'est quoi tout ce binz, cette histoire à peine voilée d'un rancard. On dirait une sorte de rendez-vous. Un premier rendez-vous pour dire à quelqu'un que tu me plais. Elle ne l'a jamais fait, elle a toujours eu cette chance de laisser les autres venir vers elle. Même ceux qu'elle ne voudraient pas voir, et encore moins rencontrer. Elle n'a jamais fait le premier pas. C'est démoralisant quand ça marche, et davantage lorsque ça rate. Donc elle a pris cette habitude de laisser venir à elle les hommes, les femmes, les couples. Et même les enfants, ou les animaux. Mais elle n'a plus besoin de laisser venir les êtres et les choses. C'est triste, mais elle va bientôt se marier. Donc elle se concentre sur le sujet qui compte avant tout, c'est-à-dire ce manuscrit, son futur livre, un roman. *Un roman, un de plus*, songe-t-elle avec mélancolie, *adapté de ce blog qui se forme et qui se déforme, et qui se reforme de lui-même chaque jour*. Que Dieu lui prête vie, et que Satan lui fasse le même accueil chaleureux. C'est quoi, un rendez-vous ? Elle ne sait plus, elle l'ignore, il vaut mieux parfois ne pas savoir. Elle va devoir s'enfuir. Elle s'enfuit dans la rue, tandis que la pluie recommence à tomber lentement, elle laisse l'homme en plan, derrière elle, après lui avoir fait une petite bise sur la joue droite. Un seul bisou, alors que d'habitude elle en fait deux. Mais elle a ressenti un mouvement d'hésitation de tout son corps. Et puis finalement, elle s'est enfuie de ce café. Un endroit collectif, comme tous les endroits collectifs, mais qui pue. Presque tous les cafés puent le renoncement.

*
* *
*

Anne-Volage doit l'attendre devant chez elle, où elle doit la prendre. Elle est sur le point de lui en parler dans la voiture.

– Il fait un peu froid. C'est pas très normal, non. On est quand même en juin !

– Tu as froid ? Tu veux qu'on aille prendre un café, ou un cordial ?

– Oui, je veux bien.

Elle tousse un peu pour assurer sa voix, et elle dit encore :

– J'étais avec lui, tu sais.

– Oui je sais, dit-elle. Et alors ?

Elle ne sait pas trop quoi répondre. Elle préfère se taire, la regarder, lui répondre en somme avec un doux sourire. Elle précise presque aussitôt :

– Comment ça s'est passé ?

– On a parlé de mon roman, murmure-t-elle.

Comme une petite fille prise en faute, alors qu'elle n'a rien fait de mal. Car enfin, ce n'est pas un rendez-vous, même si l'homme fume cigarette sur cigarette. C'est difficile, pour lui, de ne pas fumer. Une sorte de rendez-vous, elle balbutie de fatigue. Ça rime à quoi, dans le fond ?

– De quoi vous avez parlé, dit-elle ? De ton livre ?

– D'un livre qui existe et qui sera refusé par tous les éditeurs.

– Ah oui, tu le crois vraiment ?

Anne-Volage lui sourit doucement, avec un très large sourire.

– Tu sais que c'est faux, je trouve que ça vaut les trois quarts de ce qu'on publie.

Elle est sur le point de lui rappeler qu'elle ne travaille pas dans le monde de l'édition. Les professionnels de la profession, ces requins plus occupés de profits que de la valeur réelle, et à long terme, d'un manuscrit, alors que vous, le pauvre naïf, vous avez une poitrine pure. Et même probablement plus pure que toutes les saintes apparitions de Fatima.

– J'ai dit à mon frère, tu crois en Dieu, moi je crois en la littérature. Il n'y a rien de plus simple, rien de plus beau. Il m'a répondu que je suis un Houellebecq au féminin, en plus doux, mais un Houellebecq qui aurait copulé avec Duras, pour donner quoi, franchement ? Je trouve ça correct. C'est bien. C'est ce que je pense personnellement. Je ne sais pas pour les autres.

– Qu'en pense ce monsieur Ludwig, demande Anne-Volage, d'une voix la plus neutre possible ?

Anne-Volage tousse, entre *pense* et *Ludwig*. Elle tousse, et c'est logique, car elle fume cigarette sur cigarette. Laura songe qu'elle ne ressemble pas aux autres fumeurs, cependant, mais elle serait bien en peine de l'expliquer. Peut-être qu'elle se drogue. Une double addiction au tabac et à l'alcool ? Aux hommes aussi. Une manière de lui faire comprendre que rien ne va comme elle le voudrait. Elle n'arrive pas à bien discerner ce qui ne va pas en elle. Quelque chose clocherait dans l'histoire de son livre ? Pourtant, c'est le parcours habituel de quelqu'un qui après avoir goûté à la rédemption, se demande s'il faut vraiment se fondre dans la lumière ? Quelqu'un qui se demande si les ténèbres, après tout, ne seraient pas plus amusantes, plus chaudes, plus attirantes. C'est une question habituelle qu'on se posera toujours. Elle ne parle plus que de ça. Depuis le début de l'écriture, et ça remonte au moins à l'histoire d'Adam et Ève, on ne parle que de ça. Pourrait-on, franchement, sincèrement, parler d'autres choses ? Elle pourrait aller jusqu'à se faire pousser la moustache, être barbue comme il se doit, devenir la énième femme à barbe. Elle pourrait se faire

passer pour une foldingue d'Allah et agiter une peur irrationnelle comme tant d'autres. En rajouter le plus possible sur ce que souhaite une partie de l'humanité depuis l'aube de La Création, avec la destruction des mauvaises herbes, c'est à dire de l'Humanité. Les premières sont des parasites à arracher et à brûler. Quant à l'Humanité, il suffit d'être un peu patient, puisque le désir de destruction lui a été inoculé dès la création.

« Mais non, a-t-elle dit la veille à l'homme, je n'ai pas d'autre rendez-vous ».

– Alors je me retire, murmure Anne-Volage, c'est vrai qu'il est pas mal. Mais je ne pourrais pas me faire un petit encas avec lui avant ton mariage, car ton Ludwig est un collègue, enfin tu me comprends, n'est-ce pas.

*
* *

Ludwig ne pourra donc pas être écrit en premier. On pourrait écrire Ludwig en premier dans la phrase. Mais elle ne sait pas comment s'y prendre pour passer des réactions nocives de son corps et de son cœur à l'écriture de ce livre, inspiré de la lecture de plusieurs blogs. Ses nausées, ses vomissements, ses maux de tête préfigurent sans doute la naissance de l'Unique. Elle est la source noire, qui est un liquide, mais un liquide noirâtre et sale. Elle a l'habitude de voir ce qui est sale. Le pur et le propre ne l'intéressent pas. Mais il faut bien en parler. Car sinon, ça serait trop pur et trop hideux en même temps, et il ne faut pas. Ce serait de l'invention inutile, celle qui grouille dans les bas-fonds des villes de lumière, comme une certaine mégapole qui s'appelle Lille. Elle ne voudrait plus détester cette ville. Mais comment faire ? S'abandonner dans les bras d'un narcisse d'illusion ? Ce ne sera donc pas un premier rendez-vous. Et d'ailleurs elle lui donne une seule bise, car son corps hésite, tout son corps, et son esprit tout entier.

– Tu sais, concède l'homme, moi aussi j'hésite pas mal. J'suis con, franchement. Pourquoi ne pas s'aimer une toute dernière fois, avant ton mariage ? Cela resterait notre secret.

Les corps hésitent parfois beaucoup trop, et la dernière fois c'était pour une vieille amie, la Lydie, celle qui a simplement murmuré qu'elle a vachement pris son pied en baisant avec l'homme, lorsqu'il bossait en Vendée. Il n'a pas aimé qu'elle lui murmure cet aveu, il trouve que c'est laid dans la bouche d'une femme. Il hésite, d'ailleurs, de plus en plus souvent. Certes ce n'est pas convenable. Mais ce n'est pas mal, dans le fond. C'est assez étrange lorsqu'elle va s'asseoir, et qu'il est là, qu'il fume. Il semble ailleurs, perdu on ne sait où, il fume, encore et encore.

– Tu ferais bien d’arrêter.

Elle joue parfois les donneuses de bon conseil, mais sans jamais trop insister. Mais pour une fois elle déroge à sa règle intime :

– Pardon d’insister lourdement, mais comme je te l’ai déjà mille fois dit, tu devrais cesser. Tu ferais bien d’arrêter, ce n’est pas bon pour toi.

Elle n’ajoute rien d’autre, ce n’est pas un ordre, c’est juste un conseil amical, comme on se fait la bise, pour introduire la conversation. Elle ne sait pas. Et puis l’ambiance a glissé subtilement.

– On parlait de mon roman tu crois ?

– Je crois, oui. Il me semble.

– Heureusement que Ludwig ne vient plus lire les extraits qui se trouvent dans mon blog. À moins qu’il le fasse dans mon dos sans rien me dire. Mais je ne crois pas. Je ne pense pas. Enfin tout est possible, je ne vais pas jouer les naïves. Cela ne me va que trop. Mais j’ai bien fait de partir, tu sais. J’ai bien fait parce que ça n’aurait pas été très décent pour moi de rester avec lui. Anne-Volage doit m’attendre, j’ai rendez-vous avec elle. Je lui ai parlé de toi, tu sais.

Il suffoque un peu :

– Quoi, tu lui as dit ? Quand même pas, j’espère ?

– Mais non, lui précise-t-elle. Mais non. J’ai juste parlé de mes rêveries érotiques. Tu sais le genre de truc qu’on fait parfois, même avec des membres de sa famille. Dans mes rêves, j’ai sucé mon père une ou deux fois. Et mon parrain également.

« En rêve, songe-t-elle, mais pas qu’en rêve, puisque j’ai même couché avec mon frère une fois. Dans des rêves c’est normal, et ce n’est pas insolite de faire de tels rêves. Mais pour ce qui est du vécu, à mon avis, plus d’une fille est passée par là, comme Anne-Laure et son frère. J’ai pas été maligne de lui parler de mes rêves. N’empêche, elle a réussi à m’avouer à demi-mots qu’elle fait également de tels rêves avec des gens de sa famille et que ça l’aurait beaucoup perturbée. Elle m’a demandé si je crois que c’est normal ? J’ai dit oui pour la rassurer, en pensant *et tuer quelqu’un pour s’en sortir, tu crois que c’est normal ?* On ne s’en sort jamais. Ou alors il faut avoir la haine bien chevillée au cœur, chose que je n’ai pas naturellement. Mais je lui ai parlé de nous. Elle doit penser qu’il se passe quelque chose entre l’homme et moi. Les gens aiment bien les histoires d’amour qui parasitent d’autres histoires d’amour. Le monde n’est fait que de ça. Pas moyen d’être en paix sur cette fichue planète, sauf si tu viens d’être élu président de la république, et que mine de rien tu fais passer ton pauvre et maigre traitement de chef d’état de 6200€ à 19800€ environ. Pas étonnant après si tu dis qu’il faut remettre la France au travail.

Faut qu'on trime comme des cons pour lui payer sa petite augmentation, sans oublier la retraite des députés. Et j'en passe. Salauds de sangsues ! Anne-Volage doit penser que... ! Elle croit que... ! On n'est pas très clair. Peu importe, la littérature n'a pas pour vocation d'être limpide, je laisse ce soin aux gardiens de la morale. Comme les saintes et les apparitions. Même si ça touche la pureté de nos cœurs. »

– Tu sais, dit l'homme, j'aime beaucoup ce que tu m'as envoyé. C'est vrai, c'est pas pour te faire plaisir, j'aime vraiment.

– Je suis contente que tu aimes mon livre, même si tu ne connais pas le monde de l'édition.

Il reste pensif, perdu, lointain. Ses mains se mettent à trembler convulsivement, malgré lui, il se dit qu'elle a raison, il fume et il boit trop, il baise trop également, il voudrait lui dire qu'il a besoin d'elle pour trouver la volonté d'arrêter, mais elle parle, et il l'écoute :

– Si tu me parles de mon livre, c'est uniquement parce que tu t'es senti visé dans un passage. Tu te demandes pourquoi il est vraiment différent de mes autres textes ? Mais pas tant que ça. Je n'allais pas y mettre des pages déjà écrites ailleurs. Mais on parle de quoi déjà ? Ah oui, d'un livre. C'est un livre que j'ai rangé dans un tiroir, car j'ai besoin de sexe, et quand je pense au sexe, je pense à Ludwig. Ah vivement le jour de mes noces. Tu sais, tu seras invité. Tu pourrais même être le témoin de Ludwig. Ou le mien. Je ne sais plus comment on le dit. J'ai perdu la notion des choses. Sauf le goût des choses simples.

– En Afrique, presque tous les présidents arrosent les militaires pour qu'ils se tiennent tranquille. Tu le savais, je pense. Écoute, on se téléphonera désormais au lieu de se voir dans un café. C'est trop intime pour nous, un café. Je suis l'ami de Ludwig et ton ancien amant. Et maintenant, nous sommes amis toi et moi, n'est-ce pas. Pourquoi je le dis, puisque cela coule de source, et que ça ne mange pas de pain.

– Il faudrait faire attention à ton cœur, Ludwig fait très attention au sien. Il est démuni face à ses problèmes de cœur, et pourtant il me pousse à faire un bilan cardiaque. Mais il se trompe de cœur, voilà tout. Et je n'aime pas les médecins, c'est comme ça, ils ne pensent qu'à se faire du fric sur le dos de la misère humaine, surtout qu'on a peur de la mort. Celle de ceux qu'on aime, notre femme, nos enfants. Ce sont des profiteurs. Pas tous, c'est sûr, mais beaucoup, comme l'autre président du syndicat des généralistes qui n'a que ce mot à la bouche : « 22€ la consultation, monsieur, ce n'est pas *honorable* ». Honorable, mon cul, oui !

– Je n'aime pas les médecins, à part ton frère. Et puis c'est plein de germes les médecins, tous ne se lavent pas les mains après avoir tripoté le

nez des gamins fiévreux, ou le con des femmes. J'aime pas, c'est comme ça.

– Tu es né dans le Christianisme. La France est fondée sur l'Amour de Dieu et du Travail. Nous sommes des humains, toi et moi, on peut le comprendre, n'est-ce pas ? Nous sommes amis. On parlait de mon livre, donc. Mais quelle importance.

Elle n'a plus vraiment le temps de rester. C'est dommage, elle resterait encore avec lui une petite heure pour boire un autre cordial. Il fait si froid en plein mois de juin. Mais c'est logique, après tout, puisqu'on est le 18. En arrivant il ne pleuvait pas. En sortant de ce boui-boui, il s'est mis à pleuvoir. Elle souffre paisiblement. Sans doute à cause de Manuel qui l'a abandonnée, jadis, pour une jeune berbère. Elle est déçue, mais elle ne cerne pas avec précision la vraie cause de sa déception. Elle et l'homme, ils sont amis pour la vie. Pour de vrai. C'est solide, il sera le témoin de Ludwig. Elle ne voit rien à y objecter, semble-t-il. Mais elle devine dans son cœur quelque chose d'obscur qu'elle refuse de déterrer. Elle parle un peu de ce roman qu'elle va écrire et extraire de plusieurs blogs, dont le sien, à la manière dont le ciseau du sculpteur sort la statue d'un bloc de marbre vierge. Parler de ce livre qui viendra de plusieurs blog, eux-mêmes issus de nos poubelles mentales. C'est du moins ce qu'elle suppose. Même que ça en dit long parfois sur les tares de l'homme. Elle se décide enfin, elle s'enfuit sous la pluie qui tombe de plus en plus fort, elle se hâte de rejoindre une femme qui est seule. Elles vont bientôt découvrir pour la première et pour la dernière fois l'amour saphique.

*

* *

Quelques années vont s'écouler entre l'exaltation et l'ennui. C'est bien plus tard qu'elle restera vraiment seule, avec des gestes à nouveau solitaires, car elle ne veut pas d'un amour qui pourrait la faire renoncer aux hommes et surtout à son œuvre. Seule, comme elle l'était, jadis, dans les lugubres dortoirs d'une pension pour jeunes filles. Seule avant de rencontrer et de regarder Ludwig, avec l'envie de lui confier ce secret qu'elle garde sur sa langue depuis si longtemps, et qui la démange. Mais elle le voit si heureux que ça serait vraiment inhumain de sa part de briser son bonheur. Ne lui a-t-elle pas fait tellement de mal jusqu'à maintenant ? Quelle barbarie de sa part que de vouloir retenter le Diable. C'est tellement beau de le voir heureux. Pourtant elle aimerait bien lui dire des douceurs, mais elle se tait. Elle ne dit rien. Elle a tort, elle devrait lui dire ce qu'elle doit lui dire. Le plus souvent, elle ne se gêne pas. Ignore-t-elle encore à

quel point le *non-dit* peut devenir destructeur ? Mais même en le sachant, même en le devinant, elle se taira, elle ne dira rien. Des fois elle se trouve à deux doigts, vraiment à deux doigts, de lui parler à cœur ouvert. Ce n'est pas comme si elle ne parle jamais avec son cœur. Elle parle autrement, voilà tout. Elle dissimule certains secrets. Certaines pensées que les individus ne diraient pas, s'ils ressentait la même angoisse. Des mystères qu'on garde pour soi, par peur de repousser les autres, de les effrayer, avec la crainte qu'ils vous jugent mal. Mais quand elle le regarde de temps en temps lire des pages de son *Journal en dérive*, pendant qu'elle se trouve à la fenêtre, et qu'elle observe des gamins handicapés qui jouent dans le parc, elle se sent bien. Même qu'une voisine à la peau ridée lui a dit :

– Je ne supporte pas ça, je fais une pétition.

Elle ne voudrait plus voir ces gosses handicapés dans le parc, en bas de chez elle. Elle a sourit. Mais elle lui a aussitôt répondu :

– Moi j'aime bien les regarder vivre par la fenêtre de mon salon.

Ensuite, elle lui a dit au revoir poliment, elle a refermé la porte. Elle n'a pas fait bonne impression. Mais en ce moment elle s'envole par la fenêtre parce qu'il lit certaines de ses pages. Quelques pages. Avec de l'encre dessus. Elle attend son verdict. Elle l'observe à la dérobée de temps en temps. Elle voit son reflet dans la vitre. À un moment donné, il relève la tête, il voit qu'elle l'épie grâce à son reflet dans la vitre. Et il sourit. Elle a vu son bonheur. Et son cœur, de tristesse, n'a fait qu'un bond.

Sonate opus 111

Introduction

Elle a enfin cessé de pleurer. Cela fait longtemps qu'elle ne chiale plus. Bientôt deux ans. Enfin presque. Autrefois, elle usait, elle abusait même de la stratégie de l'écriture, non pas pour qu'on l'aime, mais plutôt pour qu'on la comprenne. Surtout pas pour qu'on l'aime. Enfin si, un peu pour ça quand même. C'est fou le nombre de nanas qui savent se faire aimer simplement parce qu'elles pleurent comme il convient sur l'épaule d'un pauvre mec qui flaire la bonne occasion. Tant qu'à faire, autant que ce soit sur celle de Guillaume. Mais il n'est plus là pour les filles de son espèce, une fille gentille, sans doute, mais un peu dingue, une vraie tarée, une drôle de fêlée. Qu'importe, elle fera avec, ou sans, cela va dépendre du point de vue qu'on a sur la question. Elle a donc cessé de pleurer depuis très longtemps, elle a décidé d'arrêter de se morfondre. Elle ne veut plus de miel. Elle renonce à tout ce qui pourrait lui servir d'excuses. Alors, évidemment, elle cesse d'en trouver aux autres.

– Vous demandez beaucoup trop d'excuses, dit-elle... Enfin je trouve, non ?

Une stratégie qui a porté ses fruits. Elle cherche un CD. Elle revient toujours à la 32^e sonate de Beethoven, l'opus 111 interprété par Claudio Arrau. Elle serait bien en peine d'expliquer ce choix.

Maestoso e allegro

Bien sûr, vous marchez. Et parfois même vous courez, vous vous hâtez de le rejoindre pour fondre vos corps dans une mer de miel. C'est assez particulier effectivement. Je ne vous en veux pas. Vous en vouloir reviendrait encore à vous trouver un prétexte idéal à votre faiblesse. On la connaît, c'est acquis, n'est-ce pas. Je l'ai dit, et je le redis sans cesse. Pour

ne pas oublier. On oublie certaines choses vous en conviendrez. Il y a certains points dont vous aimeriez parler, n'est-ce pas, des petits points de détail que vous voudriez même évoquer tout le temps. J'en suis certain. Je ne sais pas moi. Disons, votre famille, et plutôt votre clan, votre allure déjantée, votre moral qui parfois baisse pavillon, la droiture néanmoins de votre chemin, de votre marche, votre amour des fêtes de fin d'année, vos pleurs, etc. Mais le plus souvent c'est le goût du plaisir qui vous domine. Avec le désir. Tous les désirs, depuis la chair qui crie famine, en passant par le ventre qui n'est pas en reste, sans oublier la bouche qui accueille le vin, la bière et le sperme. On fera avec. Ou on fera sans. Tout dépend du point de vue. J'ai arrêté de pleurer sur votre besoin de baiser frénétiquement, de jouir par tous les moyens avec le premier venu qui vous botte. Comme la nuit dernière. Comme ce soir. Ce soir très précisément, un peu avant minuit. J'ai vidangé votre âme de tous ses sirops de mauvaises pulsions. Impossible à avaler, puisque vous êtes diabétique. C'est une métaphore pas très finaude. J'en conviens volontiers. Mais si les métaphores sont percutantes, elles sont rarement élégantes. Tout ce qui est de l'ordre des camps de la mort n'est pas très futé. Vous n'êtes pas tous raffinés, mais vous ne le remarquez même plus. Depuis déjà très longtemps. Trop longtemps. J'ai cessé, puisqu'il le faut. Un jour tout s'arrête, et c'est monstrueux, surtout pour les autres. On est pas fait pour s'occuper des assassinats bénis par vos petits dieux de pacotille. Surtout votre Allah ; nous avons chacun notre business, il a le sien. Je devrais voir les choses comme ça. Je suis la maquerelle d'une catin, celle qu'on appelle la grande Martine. Je ne vais quand même pas pleurer toute ma vie sur un mort. C'est dingue, quand même. J'avoue que j'ai commis un meurtre logique et de sang froid. Certains viennent m'en parler, comme on parle de la pluie et du beau temps. D'autres viennent juste me dire bonjour. On ne dit pas bonjour, mais au revoir. C'est comme ça. Sofiane a souhaité la bonne année à tout le monde, elle a commencé par moi, j'étais heureuse. Bêtement, dans le fond. J'ai arrêté de pleurer, tandis qu'ils font une sacré fête dans les rues illuminées du Vieux Lille. Faire la fête, danser de folie et de joie sans trop en savoir la raison. Mais effectivement, il sont souvent envahis d'une insolite joie de vivre dans cette maison, même si on y assassine systématiquement l'espérance, avec la bêtise de croire et de se persuader que la destruction trouvera une solution cohérente et méthodique. Je m'en suis rendue compte. J'ai alors cessée d'avoir mal, surtout à cause d'Angélo, depuis ce petit matin où il m'a violée. Un feu s'est déclenché dans ma mémoire, la folie a consumé mon corps et mon âme, mais sans m'alourdir pour autant. Mon désarroi s'est apaisé, avec sa mort. On n'est pas là non plus pour se faire des bisous et des *oh ma chérie, comme je te comprends, courage, courage*. Donc ça m'amuse, je publie les

commentaires la tête à l'envers, en quelque sorte. Mais bien évidemment, il faudrait revenir à l'origine de ce feu qui me dévore paisiblement. Pour quelle raison ai-je donc senti, ce soir, que ce poids de honte et de remord n'écraserait plus mon pauvre cœur ? Je l'ignore. Cela n'a rien à voir avec sa mort qui est survenue un 31 décembre à presque minuit, parce que cela m'est égal de changer d'année et de redécouvrir les mêmes horreurs qui se poursuivent. Mais on les oublie à cause de l'année qui change, on archive les horreurs pour mieux s'en débarrasser. Ma pauvre, quelle connerie. L'époque se résume à l'acharnement de nos mères, surtout la mienne. Ses cheveux sont devenus gris, elle a le regard usé d'une vieille lionne, mais avec des yeux encore perçants et d'une incroyable dureté. Alors, tu sais, je n'arrive même plus à pleurer, d'ailleurs je ne veux plus jamais pleurer dans les bras d'une amie, d'un ex. De quelqu'un d'autre, ou de qui que ce soit. Peu importe. On s'en fout. On se moque bien dans le fond des larmes d'autrui. C'est le souvenir des nôtres, enfoui pour toujours dans une petite case de notre mémoire, qui importe. Pour les autres ça marche comme ça. Je ne veux plus sangloter entre les bras de Sophie, je mouille trop sinon. Aimer ses amies jusqu'au désir s'avère trop délicat, trop fort. Donc il n'y a rien à signaler, puisque c'est la nouvelle année, bande de veaux. Et tant mieux pour elle. Je suis allée fumer dehors. Il le fallait. Je ne vais pas raconter vos moments de débauches, au nom du Saint Divertissement. Il faut en profiter, les copines, car la vie est trop courte et implacable. Mais ce sont nos amours délétères qui rendent irrespirable l'air de nos existences. Alors, cessons donc de nous plaindre. Puisque nous mangeons n'importe quoi, le nouveau leitmotiv de ce *Journal* sera d'avalier tout ce qui passe à portée de nos mâchoires. Continuons de nous goinfrer et d'avalier toute la connerie de ce monde. J'adore avaler plein de choses. Mon papa, s'il était encore de ce monde, pourrait vous le certifier. Je suis désolée de donner à ce *Journal* un attrait de plus en plus sombre, tout en l'habillant d'une tenue avenante, légère et presque monacale. Ce n'est pas de ma faute si je suis née comme ça. Surtout en ce moment, sans un homme pour me baiser valablement, sans de vrais amis capables de m'écouter, sans Dieu surtout pour me bercer. J'ai même l'impression de me flageller. Puisque j'ai tué, je m'oblige à chercher des points communs avec les grands criminels du 20^e siècle, Hitler et Staline en tête. Je me suis procurée les tas de livres sur les goulags et sur l'Holocauste, sans oublier la thèse de ce cher Faurisson de mes fesses, surtout qu'il s'est fait plein de fric sur le dos des morts qui n'existeraient pas, selon lui. À moins que le Juif soit fondamentalement un poux. Mais à chacun son job, n'est-ce pas. C'est peut-être moins grave que l'autre, avec son Nobel. À chacun son job, eh oui. C'est affreux, dans le fond, mais je suis même pas un tueur d'occasion. Je suis trop intelligente pour revendiquer la vengeance comme

seul mobile. Du coup, je me suis esclaffée : « Mais Angèle, il travaille sur les tueurs en série ce brave. J'ai quand même lu les récits d'Albert Fish, un obsédé de culs dodus. Il aimerait manger ces petits culs délicieux en les faisant rôti au four et en aspergeant leurs fesses avec le jus de la sauce de cuisson. Cela donne envie, remarque. Il avait des visions mystiques, il se prenait pour le Christ, il mangeait leur merde, il buvait leur pisse, et moi j'aime ce genre de choses, je trouve que c'est très intéressant. Beaucoup de clients m'ont demandé d'avalier leur pisse. Enfin, environ 15%, ce qui est considérable, pour des pratiques que je qualifie moi-même d'inhumaines. Mais j'acceptais uniquement quand c'était moi qui devait me soulager sur eux. Pas l'inverse. Je ne suis pas une poubelle, hein, pour qui vous me prenez ? C'est la nouvelle année du Bonheur ». Euh non, ai-je pensé, je me trompe, c'est plutôt la mélodie.

Comment redevenir pure et légère dans les ténèbres ? Cela pourrait devenir ma devise de ce mois de janvier. Je déteste les mois de janvier, comme les mois de décembre. Comme presque tous les mois, d'ailleurs. Sauf les mois de mars, de juillet et de septembre. Je n'aime pas le lundi, ni le dimanche, j'aime bien le jeudi en revanche, mais pas le mardi, j'aime bien le matin très tôt, et le soir très tard. Si je pouvais je ne dormirais jamais. J'ai trop peur de voir le fantôme de quelqu'un, cela doit s'expliquer de la sorte. Je suis devenue la Femme qui est en train de punir Dieu. Lui et moi nous avons la parole, même s'il possède, ou semblerait posséder la Connaissance du Tout. Mais quelle lâcheté, puisqu'il m'a abandonnée, quand même, entre les mains d'un autre, en m'obligeant d'aller m'occuper activement de son sexe. Il fallait le faire, cher petit Dieu. Peu importe que je crois en toi. Les gens qui affirment qu'ils croient en Dieu, comme ce clown de Duke, sont d'après moi des cochons pourris. Et les cochons, hein, on les pousse au bord de la falaise, ils font le reste. Ils ne lisent même pas. Donc je rentre dans la case des criminels normaux qui commettent un crime pour une raison donnée. De l'argent par exemple. Ou un crime passionnel. Ou une vengeance. Mais la justice m'a dit que je n'avais pas le droit de rendre moi-même ma justice. Il y a encore beaucoup de messages de fous qui viennent me dire que je suis un monstre. La société protégera toujours les monstres. Et ce monstre qu'elle protège est un bon paysan, il va à l'église, et il est aimé de tous ces cafards. C'est un homme calme, instruis, fait rare pour un paysan, et il est pas mal de sa personne en plus, un look sexy qui n'a rien à voir avec celui les pédés qui finiront tous au bûcher des vanités tôt ou tard. Mais j'y repense, au fait, tout à l'heure il y avait une lesbienne qui me reluquait. C'est quand même bizarre que je les attire à ce point. Elle me souriait. Elle, ça se voyait, elle avait la gueule de l'emploi, aucun doute possible. Elle broutait des minous, elle tombait

amoureuse des femmes. Comble de l'ironie, elle se prénomme Sarah. Un prénom que j'adore, va donc savoir pourquoi ? On a donc échangé des banalités, mais je l'ai cassée, comme disent les jeunes ados. Elle glissait lentement sur la piste de la drague facile. Mais je ne veux pas d'une femme dans mon lit, je ne veux pas qu'une femme m'aime d'amour, je ne veux pas aimer d'amour une femme, je ne veux pas mettre ma langue dans son sexe, je ne peux pas, ça me révolte. Et à la limite, je préférerais me donner à mon père. Son corps, ses ossements, son cadavre. J'y pense encore avant de me délester du poids illogique de cette culpabilité. Et pour me défendre, pour justifier mon acte, je murmure tout bas que je vais ouvrir la terre, la couper en deux, comme l'autre con avec son bâton sacré et la volonté de son Dieu. Ah certes, c'est Dieu, puisque c'est un homme.

– Et c'est ton Dieu, ai-je balbutié à haute voix, puisque c'est une histoire d'hommes qui touchent le Ciel d'un simple regard de braise. Ah mon Dieu qui est une méchante femme, la vieille Reine Isabella da Lorenzo. C'est mon frère, pas mon Dieu, c'est un homme, seigneur de dieu, c'est mon homme, c'est mon amour, c'est chaque soir la croix et la bannière, le pardon et l'espoir. Ah, mon Dieu, c'est comme une femme, elle a quoi dans l'esprit, elle a quoi ? Elle veut faire quoi de sa vie ? Laver et brosser ses cheveux de couleur bleue. J'ai même pensé qu'il faudrait ouvrir la terre et prendre ses os, pour les nettoyer et les mettre dans ma chambre, reconstituer le squelette du père, et pourquoi pas mettre un doigt dans mon con, comme Adam qui a touché le doigt de Dieu, selon saint Michel Ange. Mais il n'est pas mon homme, et je ne vais pas prier la Vierge, qui me semble vraiment être une belle garce. Je fume une cigarette, je retiens mes larmes. C'est vrai, j'ai arrêté, mais j'ai pleuré parce que le poids du monde s'est envolé, puisque je ne suis pas Électre. Et je vois un jeune homme, plus jeune que moi. Mais il n'aurait aucune chance, car je déteste les hommes inachevés. Comme les vieux d'ailleurs, ceux dont les regards ont la flamboyance de l'or et de l'émeraude.

Comme les yeux de l'or. Ou de Laure.

Les yeux de Laure. Il me demande si j'ai une cigarette. Cinq minutes plus tard, je sais qu'il a des frères et des sœurs, des envies de voyages, qu'il aime bien être dans notre Pévèle, pour le moment, et qu'il trouve Isabelle sympa. Il se cherche une petite amie pour passer le temps et pour faire autre chose, sans doute. Je suis retournée à l'intérieur, plutôt soulagée. Bonne année, bonne année. C'est ce qu'ils murmurent, quoiqu'ils sachent tous que c'est faux. Alors, je réalise la bêtise incommensurable de critiquer les travers de la société dont on use et dont on abuse. L'idée qu'on dénicherait toujours des analystes qui trouveront la méthode pour rabaisser ceux qui oseront dire des choses authentiques sur la

question me terrifie. Être moche et grand ne l'aide pas sur ce terrain là, d'autant plus que je sais, même si vous ne savez pas lire, même si vous faites semblant de savoir lire, que tout ce qui vous intéresse dans le fond, c'est de tisser des liens et de tomber amoureux de quelqu'un. Car honnêtement, écrire est un prétexte, alors que pour moi c'est un outil, comme l'africaine qui sait piler ses graines, comme les infirmières qui savent soigner, ou les entomologistes, ou les saints, les patrons et les requins, qui prient Dieu parfois. Je veux des cheveux de couleur bleue. Où je serai dans un an ? Et que vais-je écrire, de quoi je vais parler, avec qui je vais baiser, quelle douleur me sera épargnée ? Je pense que je connais la réponse. L'autre est dans la tombe, il refuse de partir, comprenez-vous. Je suis seule, mais face à quoi, à quel dieu déchu ?

Il refuse de sortir. Alors j'exige que vous alliez ouvrir sa tombe à ma place et qu'on prenne ses ossements. Cela vous dit de faire quelque chose d'illégal ? Auriez-vous donc peur que cela figure dans votre casier judiciaire ? Ou inscrit dans l'histoire intime de votre corps, de vos cellules, où s'enregistrent les constellations infinies et les nuages étoilés de vos rêves et de vos cauchemars ? Vous avez peur de faire quelque chose d'immoral ? Pourtant vous le faites souvent dans vos petits vies sans fioritures, trop calmes et trop dirigées sur un chemin de droiture. Mais tout dépendra d'un certain angle de vue.

Adagio e cantabile

Fichu désir qui s'émousse. Allez donc savoir pourquoi il deviendra l'ultime défi, le dernier combat qui attend inéluctablement le couple. Si leurs ébats deviennent un peu expéditifs, de plus en plus souvent, et quel euphémisme, sans goût de l'extase charnelle, sans la saveur des premières nuits, sans aucune surprise en somme, c'est sans doute qu'il grand temps d'oser s'aventurer sur la voie d'un érotisme plus imaginatif. Il suffit parfois de pas grand-chose, quelques mots crus et rabelaisiens par exemple, quelques gestes insolites, pour bousculer cette monotonie qui s'est insidieusement installée entre les deux amants. La mise en mots du désir, avec quelques mots de soudards, avec des images romantiques, sera toujours la bonne façon de savoir où se situe l'intimité d'un couple. Est-ce stimulant, est-ce plutôt perturbant que de prononcer dans la chaude douceur du lit certains de ces mots qui nous brûlent le gosier au moment même de les dire, et que nous n'oserions même pas imaginer dans la vie quotidienne ? Ou encore des paroles à la frontière du vulgaire, et pourquoi pas des insultes, des mots grossiers ou simplement des observations coquines qui peuvent avoir un effet extrêmement stimulant sur la libido de

la femme et sur celle de l'homme. Elle se rappelle qu'il a bredouillé une nuit *suce moi, ma salope*, ce qui a eu pour effet de la refroidir. Elle n'est quand même pas une chienne de boxon. Mais la nuit suivante, il a encore osé l'appeler *ma petite pute*, et bizarrement elle s'est sentie excitée comme jamais. Dans les deux cas de figure, elle doit en convenir, il a tracé un nouveau chemin royal dans leur vie érotique. Chacun doit s'y aventurer différemment, avec plaisir ou avec méfiance. Mais comme elle a totalement confiance en lui, comme elle l'aime, elle a vécu ces petites joutes verbales, ô combien crues, comme une expérience charnelle qui ne peut en aucun cas mettre en danger la solidité de leur couple.

– Tu sais, murmure-t-il tendrement en frôlant son cou de ses lèvres humides et chaudes, il ne sert à rien de te forcer si tu ne te sens pas à l'aise. Ni obligation, ni contrainte, simplement une petite expérience intime à tenter et à réitérer seulement si tu y prends goût. Pourquoi la femme hésite-elle à parler crûment de cul ? Nous, entre hommes, on utilise des mots vraiment très crûs quand on parle de sexe. T'as jamais surpris la conversation d'un mec en train de vanter ses exploits ou de décrire ses intentions sur une nana.

– Oui, c'est vrai, concède-t-elle. Mais en revanche, tu sais, les femmes entre elles sont plus posées pour parler des mêmes situations. On use d'un langage moins violent, moins agressif, même celles qui aiment le sexe crû, tu sais, celles qui adorent se faire prendre bestialement. Pourquoi un tel décalage entre le vocabulaire de l'homme et celui de la femme ? Je ne saurais pas te l'expliquer. Je le constate, et c'est tout. Mais sans doute que d'un simple point de vue anatomique, l'homme est dominateur à cause de l'excroissance de son sexe, alors que la femme est plutôt soumise en accueillant le sexe de l'amant dans son vagin. L'homme donne, la femme reçoit. Même si elle adore l'amour violent davantage que son partenaire, elle se fait toujours pénétrer par un corps étranger. Lui, il ne se fait pas introduire, il reste entier. Elle perd un peu de son intégrité en se faisant agresser corporellement. Cela constitue une forme de viol consenti. Alors, elle se sent diminuée dans son subconscient, et elle a besoin de retrouver sa dignité en maquillant l'agression. Le vocabulaire sera donc plus posé, puisqu'il gomme l'agression. Comme toujours, dès qu'on parle de sexe, c'est la complicité et la communication qui priment.

L'homme se gratte doucement le bout du nez, intrigué par ce qu'elle vient de lui confier. Que peut-il lui répondre ? Il se dit qu'il vaut mieux botter en touche. Il s'exclame joyeusement :

– Tu savais qu'en Alabama, il est illégal de jouer aux dominos le dimanche. Il est illégal de porter une fausse moustache qui puisse causer des rires à l'église. Mettre du sel sur une voie ferrée peut être passible de la peine de mort. En Alaska, il est illégal de donner de l'alcool à une souris.

Il est légal de tuer les ours, mais il est illégal de les réveiller pour les photographier. En Arizona, à Tucson, il est illégal pour les femmes de porter un pantalon, et à Globe, il est illégal de jouer aux cartes dans la rue avec un indien. À Glendale, il est illégal de conduire en marche arrière, et à Nogales, il est illégal de porter des bretelles. Dans l'Arkansas, un homme a le droit de frapper sa femme, mais une fois par mois, tandis qu'à Fayetteville, il est illégal de tuer toute créature vivante. Les professeurs qui se coiffent au carré renoncent à leurs augmentations de traitement. Le flirt entre un homme et une femme dans les rues de Little Rock peut vous coûter trente jours de prison. En Californie, à Los-Angeles, un homme peut légalement frapper sa femme avec une ceinture de cuir, mais à la condition que la ceinture fasse moins de deux pouces de large, sauf s'il a l'autorisation écrite de sa femme d'en utiliser une plus large. Il est illégal de tirer au fusil sur quoi que ce soit depuis sa voiture, sauf si c'est une baleine. À Pacific-Grove, en chassant le papillon, on risque une amende de 500 dollars, tandis qu'à Pasadena, il est illégal pour une secrétaire d'être seule avec son patron. Comme il est illégal de monter un piège à souris sans permis de chasse, rien que ça, alors qu'à Long-Beach, il est illégal de jouer au mini golf. San Francisco rend illégal de nettoyer sa voiture avec des sous-vêtements usagés. Il est illégal, enfin, de pleurer à la barre des témoins du tribunal de Los Angeles.

Elle se met à rigoler franchement.

– Ah oui, pouffe-t-elle d'un rire étouffé, et après ça, on tapera sur le dos des musulmans intégristes. Franchement, mais dans quel monde vivons-nous, mon Dieu.

Coda

Bonsoir mon amie.

Je te remercie de m'envoyer ce message qui tombe à point, car moralement je ne sens pas bien du tout. Puis-je te demander d'être assez aimable pour transmettre ce petit mot aux personnes qui font partie de tous les anciens de Yahoo 360, et aussi aux quelques amis que je connais sur Vox et sur Facebook. Comment puis-je faire pour obtenir leur mail ? J'ai des adresses dans ma boîte, mais je ne connais pas le vrai nom de leurs auteurs, car elles proviennent d'adresse avec un nom sans le pseudo, ou sans indication du pseudo qui pourrait y être associé. J'aimerais tant faire suivre ce message pour dire que je n'oublie personne, même si je suis absente pour le moment. Je pense à tout le monde, mais je ne vais pas bien. Je pense à mon papillon qui est parti il y a deux ans et demi. Il n'est plus

là, il est libre maintenant. Je pense à mon amie, ma sœur de plus de trente ans, morte trop tôt un peu avant Noël. Je ne broie pas de noir, mais je suis envahie simplement d'une profonde tristesse. Je pleure, je pleure, je ne cesse pas de pleurer, parce que c'est la seule façon de faire le deuil de mon si tendre et si aimable papillon. Je pensais que pour ce si cher ami mes larmes s'étaient tariées, que j'avais enfin trouvé une certaine forme de paix. Mais le décès de mon autre amie ravive trop de souvenirs douloureux que nous avons partagés. Je vais devoir désormais les affronter, seule, au fil des jours. Une vie difficile pour elle, pour moi, chacune vécue séparément. Et cependant, elle nous aura aidées mutuellement à nous soutenir dans notre quotidien. Merci mon amie, merci pour cet envoi. Ta Sofiane qui pense à toi.

Le souvenir du bonheur

1

Elle a une gueule vraiment fatiguée. Il y a quelques mois, il a bien fallu se résoudre à l'hospitaliser parce qu'elle déraillait. Maintenant elle s'offre une jolie petite dépression. C'est cyclique, logique, inévitable, et presque attendue. Elle, dans sa Flandre, son ami en Allemagne, dans un coin perdu de la Bavière, avec pour seul contact une webcam. Comme intimité, on a connu mieux. Elle soupire sans cesse et elle transpire à outrance. Elle se tient courbée, une main sur les côtes, l'autre sur un sein. Elle se comprime le ventre, elle grimace par moment.

« C'est pas tant que je sois triste, lui écrit-elle. Non mon cœur, je tiens le coup. Mais c'est que j'ai mal. J'ai vraiment mal, je n'en peux plus ».

Elle s'efforce de prendre un aspiration profonde qui la soulage parfois, sans qu'elle en sache bien la raison. Elle le constate, voilà tout, et c'est bien suffisant. Elle lui redit son désir de vouloir ressembler aux autres. Comme ceux qui vont faire leur courses, banalement, qui dînent tranquillement, qui évoluent dans leur appart la tête dégagee, tranquillement, sans se faire de bile. Elle les envie un peu, c'est vrai, même si c'est douloureux d'envier le commun des mortels. Elle aspire vraiment à se sentir mieux, c'est pas un crime, ça. Hein, c'est un crime, bordel ?

« Juste me sentir mieux, putting de putting », marmonne-t-elle, le regard noir.

Elle se frotte parfois à l'humour noir. Eh oui, elle est quand même une sacrée gothique, comme une louve qui protège ses petiots, prête à les défendre, malgré le fer d'une lance dans la patte. C'est plus fort qu'elle, elle envoie un regard sombre à la caméra, et il perçoit toute sa colère rentrée sur son écran. Ensuite, elle s'excuse, comme toujours, en attendant la prochaine crise, la prochaine altercation, la prochaine prise de bec. Parce qu'elle voit bien que son comportement l'agace un peu, elle n'est quand

même pas aveugle à ce point. Parler de cela, ou de n'importe quoi, surtout de ses sautes d'humeurs qui se succèdent. Ce n'est pas bien grave, après tout, pas plus que les phrases convenues. L'important est de se vider le plus possible, avec une réponse sur laquelle elle pourra rebondir. Elle lui confie avec des mots sans équivoque qu'elle voudrait enfin devenir insouciant, jouir de la liberté du corps et de l'esprit, ce qui est presque un comble lorsqu'on la connaît bien. Même juste un peu. Elle soupire qu'elle voudrait être aimable et charmante, mais il continue de lui répéter que le boiteux veut toujours aller plus vite que les autres. Un petit mieux, c'est déjà bien, il suffit simplement le savourer. A-t-elle oublié la légende du mille-pattes ? Aujourd'hui c'est comme ça, demain ça sera mieux, sans exclure que ça sera peut-être pire après-demain. Et ainsi de suite. Elle doit apprendre à vivre avec ces cycles. Il est essentiel qu'elle se persuade qu'elle n'est pas plus chiant que les autres pour autant. C'est utile à son intelligence, et sa névrose la façonne comme il le faut.

« Tu ne dois pas te définir uniquement que sous cet angle. Tu es une merveilleuse jeune fille, et je t'adore telle que tu es, ne l'oublies jamais ».

Alors elle sourit, elle se roule une clope, elle quitte la webcam des yeux pour les poser sur sa télévision qui sommeille dans un coin du salon. Deux minutes d'évasion sereine. La passivité de son esprit sur le petit écran aura duré que ces deux petites minutes de paix. Et puisqu'elle accueille en elle cet être difforme, informe, qui a une telle pathologie, elle doit accepter cette existence morcelée en séquences différentes les unes des autres. Chaque séquence aura sa propre règle de conduite de vie, des règles qu'elle pressent, qu'elle devine, et qui ne lui seront pas forcément étrangères. Il sait de quoi elle parle.

« Ma chérie, comment dire, tu es toujours adéquate ».

Elle est fière de ce qu'il lui dit. La flatterie lui va droit au cœur. Elle aime à se répéter dans sa tête qu'elle se sent, malgré tout, utile. Elle se sent juste. Pas juste comme lorsqu'il lui demande de prendre un bocal qu'elle aura bien de la peine à ouvrir, uniquement pour lui donner un peu d'importance et un rôle. Elle tient tant à avoir un rôle avec lui qui abhorre les genres admis. Alors il feint un peu, pour lui donner l'aplomb de celle qui est capable de faire ce qu'elle veut.

2

Léonine se sent concernée. Si son comportement s'adapte, alors c'est sans doute qu'elle se sent concernée. Touchée, même, et active dans sa relation. Elle a fait quelque chose de bien. Et forte de ce nouvel orgueil,

elle a l'arrogance de penser qu'il y a ça au moins qu'elle aura su faire, et mieux que les autres copines, qui ne seront jamais en adéquation avec leurs rêves d'enfants. Elle se rappelle le jour de leur rencontre, même si ce jour remonte assez loin dans son existence. Enfin, il lui semble. Elle l'écrira d'ailleurs. Bientôt, ou un jour prochain, parce qu'il lui manque un peu. Il lui manque trop pour dire les choses comme il faut. Elle pense surtout qu'elle se trouve loin d'une rencontre idyllique, qui serait un peu une pseudo rencontre. Celle où il lui sourit en plissant le dessus de son nez. Celle où elle jouit en écarquillant les yeux et en souriant d'un air de dire qu'elle exagère, mais que oui elle en redemande encore, et encore, et toujours davantage, avec la même perfection dans le geste, dans la caresse. Il y a aussi les concours de rôts, avec des blagues gores et des échanges de fantômes en tout genre. L'intégrale des Saisons regardées d'affilée, surtout *Profiler*, et qu'elle voudrait revoir parce qu'ils se sont assoupis systématiquement lovés l'un contre l'autre, l'un en l'autre, jusqu'au froid du petit matin. Cette putting de séquence qu'elle aime avec ces mots d'amour bien à lui. « Je t'aime plus, c'est normal, t'es trop grosse pour moi », en éclatant d'un rire gargantuesque, et avec cette libido qui n'a d'égal que son appétit. Et les yeux qui s'ouvrent. Mon Dieu, ses yeux qui s'ouvrent. Elle se trouve encore loin de la pire des séquences, avec cette paranoïa persécutrice dont elle fait l'objet. Trois longues et pénibles semaines, enfermée dans sa chambre, avant qu'il vienne pour Noël. Trois semaines à l'écouter lui parler d'un complot de la mafia russe, cherchant à savoir si elle n'a pas été envoyée par eux. Elle a même dû lui jurer sur la tête de son papa qu'elle n'est pas une tueuse. Elle ne s'est pas moquée. Elle n'a pas voulu jouer le plan détestable de certaines femmes, le genre *eh, t'aterris, tu divagues, là. C'est insultant pour moi, à la fin*. Lorsqu'on parle franchement, sincèrement, d'une question de vie ou de mort, les réponses lui font presque peur.

*

* *

Ils en ont parlé et reparlé, ils en ont débattu, jusqu'à lire des tas et des tas d'articles. Elle a tout pris au sérieux, elle s'est investie dans des recherches sur la mafia, les francs maçons, les sionistes et les templiers. Pour être toujours avec lui. Pour être dans son camp. Rester son allié. Et lorsqu'ils sont enfin revenus de Bavière, cette quête illusoire s'est poursuivie durant trois semaines encore. Pour finir, elle a été hospitalisée. Elle lui parlait de son manque de vie en titubant entre Valium et neuroleptiques. La bouche pâteuse, les lèvres alourdies, l'œil vitreux qui ne

fixe pas. Elle marmonnait qu'elle est désolée, *pardon, tu dois me prendre pour une folle*. La mafia, pardon, c'est vrai que c'est du n'importe quoi. Elle pleurait en brouillon. Elle ne sait pas pourquoi, elle ne sait pas l'expliquer par un autre mot. Elle a un pleur en brouillon. La gueule cassée est aujourd'hui fatiguée de respirer. Entre temps, elle a regardé un épisode sympa. Aujourd'hui elle voit bien qu'on en diffuse un autre. Elle lui a téléphoné ce soir pour lui demander simplement pourquoi il lui a donné ce pseudonyme. Léonine. Elle affirme qu'elle n'a rien d'un fauve, et encore moins d'une rime extrêmement riche. Elle a juste envie de crever. D'ailleurs, il voit bien qu'elle s'étirole. Alors pour se donner du courage, ou une sensation de vivre, elle a quitté le champ visuel de la webcam, elle est allée s'asseoir sur un banc vermoulu, dans un parc désert qui donne sur un poteau immense. Le poteau qu'elle a gravi, autrefois, en pleine nuit d'un hiver presque sibérien, au risque de se casser le cou. Grimper simplement pour y graver leurs initiales au couteau. Une fois sa connerie faite, elle est réapparue sur son écran.

« Pff, si t'étais pas là, j'sais pas c'que je ferais. De toute façon... ».

Cette séquence lui démontre qu'elle est dépassée. Au bout du rouleau. Amoindrie et sans force. Fragile, tellement fragile. Il se demandait depuis un peu plus de deux ans quelle femme serait l'élue. C'est elle. Voilà, il a trouvé une folle terriblement ludique. Et lucide. Une bipolaire à trois révolutions. Il doit aller la rejoindre pour l'aider à vivre, pour la seconder dans son calvaire mental. Ils devront bientôt se revoir. D'ici là, il ne faut pas quitter les webcam. Il y a cette phrase que son père lui a enseignée, jadis, et à laquelle elle s'accroche parfois très fort, un phrase qui affirme que l'équilibre n'existe pas. C'est la continuelle gestion de nos déséquilibres en mouvement qui font un équilibre. *Merci mon papa*, sourit-elle pauvrement. Elle ne dort pas beaucoup. Elle se réveille sans cesse. Ce matin sera un ensommeillement chimique. Elle va hésiter entre Valium, Noctamide, Noctran, et le tutti quanti. Son corps est si fatigué pour elle. Sa migraine lui froisse le visage. Mais impossible de fermer l'œil. Elle souffre de ses gencives qui saignent. Sa langue est brûlée par cette saleté de médoc.

3

« Je me suis résolue à changer mes piercings, écrit-elle. C'est étrange comme ça vous change le visage. Comme si un grain de beauté avait trouvé une autre place. Je me suis aussi engueulée avec l'autre conne à la gueule de traviole. Je ne sais plus pour quelle raison. Un quelconque problème de métaphysique dont je ne me rappelle pas. Je n'avais pas envie

ce soir de faire face à des réactions qui demandent des compromis, un effacement, un don de soi, une certaine écoute, et surtout, surtout, beaucoup de diplomatie. Je n'ai plus la patience. Au premier comportement débordant j'ai dit stop. J'ai coupé le réseau. La Webcam. Je n'ai pas répondu à son texto. Je me trouve un peu cruelle, mais je suis concentrée sur moi. Cela ira mieux demain. Je n'en avais pas le courage ce soir. Enfin je crois. Je décide rarement sur l'impulsion, mais quand c'est fait, c'est rapide, net et sans bavure, et surtout sans retour possible. Je suis tombée sur un live quelconque en ligne. J'ai eu envie d'y trouver des potes. Envie aussi de rire et de boire. Et pourquoi pas d'aller flirter en boîte, un peu plus tard, de chahuter, de vivre des heures foldingues, mais intenses. Et qui sait, finir la nuit dans les bras d'un inconnu, baiser avec lui sans aucune envie de le revoir. La baise hygiénique en somme. C'est rabaissant quand même de voir qu'un banal jeu idiot peut me faire ressentir mon néant. Je suis qu'un bout de viande, qu'une pauvre et pitreuse masse de muscles et de graisse qui servent pas souvent. Ou si rarement. Enfin si, quand même, dans un cas précis. Pas besoin d'un dessin, n'est-ce pas. Je ne dramatise pas, je ne suis même pas certaine d'en être malheureuse. Le pire, probablement, est de se contenter de sa médiocrité pour exister et pour vivre, même au ras des pâquerettes. J'ai décidé de reprendre du Valium. Si je ne sombre pas dans le sommeil, il me fait planer. C'est toujours ça de pris. Aujourd'hui, ou cette nuit, peut être ce matin, en tout cas demain, je couperai cette tignasse qui me débectent. Là aussi, va donc savoir pour quelle raison je l'ai fait teindre presque en rouge ? Le petit chien aussi a eu du rouge. Parce que le rouge est ma couleur. En général je fais le rouge en hiver. C'est plus beau. Plus chaud. Plus contrasté. Mais là je ne sais pas. J'en ai eu envie. C'est un peu ridicule en été, puisque le soleil l'use. Je dis ça, mais je sais bien que de toute façon, je ne prends pas le soleil. Folle, mais pas dingue quand même. Et les cancers de la peau, ou du sein ? J'aime cette marque qui se délave en orange, et non en rose. L'orange me convient, surtout lorsqu'il se fade. J'ai fait raser mes tempes. Ma nuque aussi. J'ai laissé que mes mèches longues aux pattes, comme depuis mes vingt ans. Deux autres en bas du cou. Quand j'étais plus jeune, on me disait que j'avais la coupe bird. J'ai jamais compris ce qu'est vraiment la coupe bird. J'ai fait couper en biseau l'ensemble du dessus. Quinze ans que je me coupe ma tignasse. Le coiffeur était une telle source d'angoisse. Plus aujourd'hui. On me touche. On essaie d'établir un dialogue avec moi. On voudrait me conseiller des trucs débiles, trop classiques, mais qui ne collent pas avec ce que je suis vraiment. On veut tenter, mine de rien, de me changer. On me fait une coupe que je retrouve partout. J'aime la mienne. Je l'aime tel quel. Un peu hasardeuse, et en débandade. C'est ma façon personnelle d'affirmer ma confusion, quand d'autres croient y voir

une certaine originalité. Quelle bande de cons. J'ai croisé Marthe. La copine lui a crêpé les cheveux. Mais pas à la mode du jour. Pas comme on en voit dans la rue. Pas punk, mais plutôt classique, comme une jeune fille très sage, histoire de passer inaperçue. Invisible. Une coupe faite pour sa tête actuelle, avec des mèches gentiment ciselées, comme un fait exprès. Elle se regarde dans le miroir que lui tend la copine, elle trouve que ça la rend chou. Un homme la reluque, mine de rien, et elle me dit que si le hasard veut bien le mettre sur sa route, hein, histoire de le rencontrer sans l'avoir voulu, alors peut-être que... Et sans doute même qu'elle se l'offrira. Elle me dit simplement qu'elle est partante. Elle le dit souvent pour les autres filles, tout en sachant qu'elle ne souhaite rien de bien précis ».

Elle sort d'un magasin, elle retourne chez elle, elle veut aller se coucher. Elle a besoin d'avaler un cachet, elle a dans l'idée de prendre un cachet. Comme le coup de la roulette russe. Est-elle bien russe ? Elle n'aime pas devoir en prendre plusieurs nuits d'affilée, même avec cette chance impensable de n'être pas touchée par les addictions. Mais elle ne veut pas non plus tenter le diable, elle ne risquera pas de s'y exposer. Tant pis. Ce matin, un prozac, un ou deux Valium. Elle veut dormir. Elle a vraiment besoin de dormir d'un sommeil de plomb que n'encombreront pas des rêves qui l'épuisent d'ordinaire. L'homme de tout à l'heure l'a suivie.

4

Elle se retourne, elle l'observe, elle le renifle presque. Il lui sourit pour tenter de la convaincre, il prend doucement sa main, il chuchote que la Bavière se trouve loin, vraiment trop loin. Elle se serre contre lui, mine de rien, avec une étrange douceur.

« Mais que sont devenues nos croyances, murmure-t-il plus tard, avec tendresse, en étirant son corps nu rompu de plaisir. Tu sais, cette culture primitive indo-européenne, celle d'avant ces stupides religions inventées de toute pièce par l'homme, métastases venues d'un très lointain Moyen-Orient ? Le temps efface les scories de notre mémoire. Le dernier lien qui nous relie à nos lointains ancêtres commence à s'effiloche. Aujourd'hui, il va sans doute se rompre. Pourtant, celui qui sait écouter les voix venues du passé et parcourir les campagnes, en interrogeant les vieilles gens sans les effaroucher, pourrait constater immédiatement une remarquable opposition entre la sottise des villes et la sagesse des campagnes insoumises et peu urbanisées. N'est-ce pas chez le marin, le montagnard, le paysan, le forestier, chez tous ces gens qui vivent au contact permanent de la nature, que la vie demeure avec la certitude de sa beauté ? Le paysage a toujours joué un rôle important dans la croyance en nos petits farfadets, nos sylves,

nos gobelins, nos Drac et nos kobolds. Est-ce un hasard s'ils se sont réfugiés sur les landes, dans le fracas des cascades et le poudroïement des geysers, dans la brume des forêts profondes ? Eh non, car ils survivent là où l'on croit toujours en eux, dans ces petites communautés isolées, loin des autoroutes et du déferlement des touristes stupides et formatés, du grondement des machines et des moteurs stridents. Ils vivent où chante le vent dans les arbres et les hautes herbes, où les nuages accrochent leurs flocons ouatés aux cimes, où les étangs offrent leur calme mystérieux, où la Nature enfin est encore digne de porter ce nom, même si elle attend vainement de retrouver sa splendeur perdue, avec sa place unique et sa fonction vitale dans la société. Mais hélas, les derniers esprits s'éteignent lentement. Leur mort a la même importance que celle, voici bien des siècles, du Dieu Pan. Alors, ils font place à un monde sec, aride et impitoyable, sans joie et sans mystère, sans aucune saveur, car on ne peut plus espérer qu'un esprit viendra réparer une injustice et lui apporter le bonheur, avec la fortune. Les anciens esprits se dissipent, et c'est la matière du rêve qui disparaît. Tu ne crois pas ? ».

Elle le regarde avec intensité. Elle admet qu'il a une façon bien singulière de caresser son corps, elle lui avoue avec simplicité qu'il a un art très particulier de lui procurer une folle jouissance. Elle murmure en souriant à peine qu'on devine sa sensibilité. Elle lui fait remarquer, mine de rien, qu'il a des mains à jouer du piano et de l'orgue, des mains à peindre et à sculpter, des doigts à dessiner des arabesques de caresses. Elle lui dit merci pour cette nuit merveilleuse, elle ajoute qu'elle se trouve bien contre lui, qu'elle se sent à l'aise. Elle lui confie qu'elle n'a plus peur du noir et de la solitude. Pas stupide quand même. Il ne parle jamais pour ne rien dire. Il est direct, il sait ce qu'elle désire le plus au monde. Il est déjà très tôt, l'aube chasse doucement l'aurore, la lumière et les bruits sourds du petit matin installent peu à peu la cacophonie urbaine. Une nouvelle symphonie barbare se fait entendre. Ils n'ont presque pas dormi. Elle boit un bol de café fumant pendant qu'il se rendort. Elle fume tranquillement une cigarette. Elle tapote légèrement sur le clavier, elle avale son neuroleptique bien trop tard. Elle aura donc invité, hier soir, un inconnu dans son lit. Incroyable lorsqu'elle y pense.

– *Le souvenir du bonheur est encore du bonheur*, lui a-t-il chuchoté dans le creux de l'oreille. Tu aimes, hein, puisque tu adores monsieur Adamo.

Que penser de cette affirmation ? Correspond-elle à une réalité ? Est-elle sa réalité ? Il s'agit du titre d'un roman qu'elle a terminé de lire avant-hier soir. Elle doit admettre, malgré l'admiration qu'elle voue à l'auteur-compositeur-interprète de *Zanzibar*, qu'elle a bien eu du mal à s'intéresser à cette histoire, pour la simple raison qu'elle a un petit problème avec la

Dame Noire que le personnage côtoie assez aisément, et sans doute avec beaucoup d'humour. Elle Lui reproche de s'être invitée trop tôt dans son enfance, sans lui demander son avis, puis dans sa vie de femme, en la forçant d'être toujours sur le qui-vive et aux aguets. Comme lorsque son tendre amour bavarois lui chuchote que la vie est un passage, la mort l'éternité. Comme elle n'abandonne jamais facilement, elle a poursuivi sa lecture, et peu à peu elle est tombée sous le charme et la tendresse que dégage ce récit. Elle s'y est même un peu retrouvée par moments, et quoiqu'elle ne soit pas sicilienne, la vie lui a offert l'incalculable cadeau de vivre des instants de bonheur assez identiques. Elle a reconnu les passages d'une certaine chanson : *Mourir dans tes bras*. Ce livre lui a rappelé l'un des blogs qu'elle a créés, jadis, avec son amant de Bavière. Ils voulaient faire accepter l'idée à ceux qui n'osent pas y croire, que le bonheur finira bien, un jour, par croiser leur route. Faire comprendre que les galères rencontrées et assumées les aident à le forger. Ils auront dû attendre leur cinquante ans pour le connaître et l'apprécier vraiment à sa juste valeur. Elle rêve aussi de mourir dans ses bras. Elle peut certifier, de toutes ses forces, que les moments de bonheur connus sur le trajet du bonheur font partie de ce bonheur. Le souvenir de la naissance de sa fille, ô combien inoubliable. C'est vrai également qu'elle a cette fâcheuse tendance à ne se souvenir que des bons moments. Son esprit occulte les mauvaises passes. Jusqu'à la rencontre de son âme sœur, un seul cauchemar l'a poursuivie, la mort de son père, alors qu'elle était âgée d'à peine de 9 ans. Depuis cet événement, elle accepte désormais de cohabiter avec cette *pas gentille Dame Noire*. Disons que sa colère s'est muée en mélancolie. Elle lui demande simplement de l'oublier encore un peu. Alors, et alors seulement, elle pourrait admettre que *le souvenir du bonheur est encore du bonheur !* Sans trop savoir ce qui la pousse à agir de la sorte, elle arrache une feuille de papier dans un petit cahier vert, dévisse posément son stylo-plume, semble réfléchir, puis elle se met à écrire à la diable, quoique posément, les yeux dans le vague :

« Maman est flamande, papa est vosgien. La branche familiale du côté de mon père se trouve donc en Lorraine, dans les Vosges et en Alsace. Une troisième branche se trouve dans Les Ardennes et dans les Pyrénées, avec une ramification dans la région parisienne. Pourquoi j'aime Strasbourg ? Pour la beauté de sa cathédrale et pour la qualité de vie qu'on trouve dans l'ancienne ville. Sans doute aussi à cause d'un certain coup de foudre. Mais il y a Colmar, également, sans oublier le grand pont qui mène directement dans la Forêt Noire allemande et en Bavière. Quant à l'esprit des gens de l'est, disons que ce sont des personnes d'un abord froid. Mais cela s'explique par le climat qui les oblige à être dur en apparence, et

aussi par les guerres qui les ont obligés à toujours se battre pour rester dans le giron de la France. Quant à être imbuvable, je ne le pense pas. Mais ne trouve-t-on des imbéciles partout ? Du reste, j'ai vécu de 1982 à 2001 à la Roche-sur-Yon, où j'ai côtoyé des vendéens, des Nantais, des Bretons (sur le plan sanitaire, cette région est reliée à la Bretagne). Franchement je peux certifier que certains ne se sont pas gênés pour m'insulter parce que je refusais de boire leur vinasse, et surtout parce que je n'avais pas une gueule de chez eux. Et j'en passe ! La conclusion s'impose d'elle-même. On trouve des cons partout. Même à Rennes où j'ai fait plusieurs formations à l'école de la santé. Cela m'a bien fait sourire, en tout cas, de voir la mine désolée des collègues qui se sont évertués à m'affirmer que ces types sont une exception ».

Elle se connecte machinalement sur le web, elle ouvre une session Yahoo, elle regarde distraitemment la première page où un entrefilet attire soudain son attention. Elle se met à lire posément. Le prix Nobel de médecine vient d'être décerné aux Français Luc Montagnier et Françoise Sinoussi pour leur découverte du VIH a annoncé le comité Nobel. Luc Montagnier, né en 1932, directeur de la Fondation mondiale recherche et prévention sida, et Françoise Sinoussi, née en 1947, chercheuse à l'institut Pasteur, se partagent la moitié du prix de dix millions de couronnes suédoises pour leur découverte du virus de l'immunodéficience humaine en 1983. Les deux chercheurs français ont identifié la production de ce virus dans les lymphocytes sur des patients dans les premières phases de l'immunodéficience acquise et dans le sang de patients aux derniers stades de la maladie, rappelle le comité. Ce virus est devenu tristement célèbre sous le nom de virus de l'immunodéficience humaine (VIH), à l'origine du sida qui a fait des millions de morts depuis son apparition à grande échelle dans les années 1980. La découverte a été essentielle à la compréhension actuelle de la biologie de cette maladie et à son traitement antirétroviral, souligne le comité dans son communiqué. Le Nobel de médecine est le premier prix traditionnellement attribué par le comité Nobel. Il sera suivi des prix de physique, mardi, de chimie, mercredi, et de littérature, jeudi. Le Nobel de la paix sera attribué à Oslo vendredi. La saison des Nobel se terminera lundi prochain avec l'économie.

– La belle affaire, marmonne-t-elle.

5

Elle achève de lire un article qui la fatigue et qui l'indiffère. Elle est ailleurs, dans un monde qu'elle serait bien en peine de définir. Elle ferme les yeux, elle laisse son esprit vagabonder au gré de sa fantaisie logique.

Elle se dit qu'elle n'aime pas les châteaux à la Versailles, avec leurs grands parcs trop bien tracés, où même les faunes ont du mal à se perdre. Elle aime que le jour passe, et que rien ne se passe. Elle a besoin que son esprit s'emmêle de rêves et purifie la fange de son corps, afin que s'en échappe une âme pure et silencieuse. Elle aime cet indicible quelque chose qui ressemble à un voile suspendu sur le ciel et sur la mer, et qu'elle vive de cette non-vie qui pourrait peut-être lui ouvrir les portes de l'infini, avec ses multiples rendez-vous avec l'impossible. Dieu que c'est bon. Mais c'est l'après qui va mal. Elle se souvient qu'elle sait attendre, mais assise. Car une fois debout, elle a la fulgurante intuition qu'elle perdrait l'équilibre, les pieds ballant dans le vide au bord d'un quai ou d'une jetée, d'un pont trop vieux, ou d'un passage à l'encan qui échappe à la vue horizontalement planante des snobinards qui regardent la pointe de leurs pieds uniquement pour éviter de marcher dans la merde. Elle sait que pour retrouver son ami, il lui faudrait chercher longtemps dans les bistrotts du vieux port, ou d'ailleurs, dans le seul dessein de pouvoir le regarder, comme ce soir, assise en tailleur sur la banquette en molesquine de ce boui-boui, les pieds calés sous ses fesses inconfortables d'anorexique indécise. Entre pleurer et rire, l'homme hésite infiniment, hésite un peu trop, il ne sait pas lui-même comment il parvient à chasser le chagrin qui étouffe sa poitrine de géant. Elle n'est pas certaine des paroles du poète, mais elle les fera siennes, car c'est ainsi qu'elles lui collent le mieux à la peau. Le meilleur de l'amour réside sans doute dans cette attente qui permet encore tous les possibles, mais sans se bercer néanmoins d'une fausse illusion. Elle arrive toujours bien avant l'heure, afin que tout s'opère en cercles concentriques dans des bars où les miroirs renvoient le reflet de sourires gris-jaunâtres, le plus souvent, mais parfois rouges aussi, avec des artifices de lèvres en sang qui rappellent les aventures d'hommes de passage dans un charmant clandé avec le nom insolite de *Sauvez nos âmes*. Mais l'homme la renvoie surtout à elle-même dans un reflet très dur dont elle ne veut pas.

– Non, je ne suis pas que ce reflet, songe-t-elle, je ne suis pas ça. Mais que suis-je ?

L'embryon d'une réponse ne lui vient même pas aux lèvres, tant elle se sent réduite à une chose dérisoire. Il n'y a guère que des volutes de fumée entre elle et le miroir, avec du flou dans l'évidence de sa vie en naufrage. Mais aujourd'hui, sans cigarette et sans musique, elle préférera sortir pour aller s'asseoir au bord du quai, malgré la fraîcheur des embruns apportés par le vent du grand large. Et de nouveau cercles concentriques emprisonnent son cœur. Elle regarde le reflux de la marée qui laisse apparaître les boues verdâtres sur lesquelles ne tarderont pas à se poser quelques mouettes affamées.

– Je ne suis pas une mouette, rage-t-elle, sûre d'elle pour une fois. Rien de plus laid qu'un oiseau qui se dindonne à terre. Mais que suis-je d'autre, finalement ?

La marée basse continue de clapoter régulièrement sur la coque rouillée des vieux cargos amarrés non loin d'elle, pendant que la brise rythme le cliquetis obsédant des mousquetons au haut des mâts dévoilés des goélettes, phallus orgueilleux autant qu'inopérants. Image qui lui vient comme ça, qui la fait sourire de bon cœur. Elle est surtout une oreille, car c'est seulement dans le soir qui descend qu'elle prend conscience de la farandole silencieuse des lumières du vieux port sur cette eau vagabonde, reflet insaisissable en provenance des abysses. Ou du ciel peut-être, elle ne le sait plus, à l'image de ses états d'âme. Lorsque elle sent une main effleurer son épaule, elle réalise alors seulement qu'elle se trouve bien sur la terre ferme terre, qu'elle appartient bien au peuple de la terre. Elle fredonne une vieille complainte que sa mamie lui chantonnait pour l'endormir.

Dans le miroir de l'eau se reflètent les cieux. Dans ce miroir invisible j'ai cru revoir tes yeux. Le regard perdu dans le ciel je pense sans cesse à toi.

Là-haut la lune brille pour moi, elle fait sourire mon cœur.

Qui ne bat que pour toi.

Les étoiles sont tes yeux, le bruit du vent est ta voix. Face à tout cela mon cœur amoureux passionnément brûle d'amour. Un nuage passe devant la lune, bruissement d'ailes d'anges dans la brume.

Est-ce toi mon amour, mon ange toujours fidèle ?

Est-ce toi dans la nuit qui me veille tendrement ? Toi mon ange d'infini qui me protège silencieusement.

La chaîne

Je n'aime pas les chaînes, toutes les chaînes, celles d'acier et de bronze, ça va de soi, mais également cette nouvelle génération de chaînes que la toile mondiale génère à tirelarigot, en plus subtil, avec les courriers électroniques qui te pressent d'envoyer le contenu de ton compte épargne à un môme du Kirghizistan leucémique, en attente d'une transplantation quelconque. Ou encore ces phrases totalement insipides vaguement inspirées du bouddhisme et des doctrines de Ramel, ou les fausses pubs Microsoft censées te faire gagner en deux clics l'équivalent de trois siècles de SMIC. En règle générale, quand je fais suivre ce genre de pollution, c'est très souvent aux quelques connards qui traînent dans mon carnet d'adresse, ou à quelques dégénérés rencontrés sur les forums de discussion, ou à ma copine Jill, qui ne parle pas un mot de français. Elle habite à Outan-Butor, elle a découvert très récemment l'usage des filtres anti-spam et elle se trouve être trop bien élevée pour me répondre autre chose que « Ô my Godiche, Im très interesting, et I do watt I cant, yes I do it ». Sauf que là, j'ai eu envie de jouer le jeu. Car j'aime assez bien le blog de cette *Patate chaude*, une nana qui lit autre chose que du Marc Levy et qui te parle, avec un certain talent, de Blaise Cendrars. Alors, même avec cette sacré mauvaise foi qui me caractérise, avouons le, j'ai du mal à l'envoyer au diable en ricanant. J'ai pensé, surtout, que les chaînes sont un peu l'équivalent des règles inhabituelles de bienséance. Elles sont là pour être détournées, cabossées, transformées. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il n'est jamais inutile de se lever pour réajuster son string en réunion, en y mettant le moins d'élégance et de féminité possible, ou encore de renifler bruyamment en refusant le mouchoir qu'on vous propose pendant une séance de cinéma, surtout si vous avez été assez con pour vous farcir *La possibilité d'une île*, qui est au Septième Art ce que le roman éponyme est aux Lettres. Un torche-cul bien râpeux.

Donc, comme le but du jeu revient à installer, dans les règles de l'art, le logo de ce bidule sur son propre blog, et de mettre en lien la personne qui

t'a attribué le prix, sans oublier surtout de désigner tes sept blogs préférés en leur attribuant à ton tour ledit prix, je me suis dit que j'allais faire un effort. Bête et disciplinée, j'installe donc sur la page de garde de mon blog le joli petit logo. Tu admettras qu'il est recherché. Presque de l'Art. Enfin, avec beaucoup d'imagination, une denrée qui se trouve actuellement en rupture de stock. Probablement pour assez longtemps. Évidemment, les mauvaises langues diront que c'est aussi con qu'un nounours rose clignotant sur le Canal-Blog consacré à Chimène Baudi. Ce n'est pas faux, d'ailleurs. Ensuite, il s'agit donc d'aller taguer sept blogs parmi mes préférés, histoire de les laisser continuer la chaîne. Je te signale à ce propos que certaines chaînes de ce type ont été lancées en 2001, et qu'elles continuent de polluer allègrement l'espace virtuel grâce à des millions d'abrutis trop contents de se donner l'illusion d'avoir des tas d'amis, sous prétexte qu'ils ont une liste de contacts sur MSN longue comme le bras. Remarque, il y pire, il y a Facebook.

Mon bon lecteur, si j'étais courageuse comme Nadine Morano, qui n'hésite pas à tortiller son gros cul devant les caméras de la Nation sur une piste de danse bourrée de clones de ce fils à papa qu'est le petit prince Jean, je foncerais illico poser ma pêche chez les blogueurs chers à mon cœur. Ceux qui sont listés dans la rubrique *liens*, notamment, d'une part pour les faire un peu chier, d'autre part parce que c'est facile, que c'est rapide, et que ça ne demande aucun effort particulier. Le problème de fond reste qu'en matière de courage, je suis moins proche de Nadine Morano que de Philippe Val, le sympathique et démocrate patron du (presque) défunt *Charlie Hebdo*, qui a suffisamment de couilles pour faire de la figuration à l'Université du Médef, mais pas assez pour accepter de reconnaître qu'il est désormais aussi subversif et contestataire qu'une vieille fougère plantée dans un vase de nuit, ou un pot de chambre. Conséquence logique, tu penses bien que je ne vais pas me précipiter pour provoquer l'ire funeste de mes petits camarades pixellisés. Par contre, et c'est là toute la beauté de ce genre de transmission planétaire, je te propose de faire comme moi et de découvrir, au hasard de tes clics, sept monuments de la blogosphère francophone. Il suffit d'ouvrir ton moteur de recherche favori, et de taper les mots-clés suivant :

- blog,
- plus belle la vie,
- Segarra, bogoss,
- PSG,
- OM,
- godasse,

- lâcher vos coms,
- krô mignon,
- ta race,
- complot juif mondial,
- axe du mal,
- Islam,
- intégrisme,
- bavard, etc.

*
* *

La liste est, bien entendu, non exhaustive. Elle pourrait donc s’allonger avec vos propres trouvailles. Une fois que sept blogs auront été sélectionnés (le choix va s’avérer difficile lorsqu’on verra le nombre de résultats), je te conseille de rédiger un commentaire bien léché (sont exclus les gros mots, les attaques directes, les références à tout forme de torture exotique violant explicitement les Droits de l’homme), à la limite servile, et d’y ajouter le petit logo *I love your blog*, en précisant les règles du jeu. Je suis prête à parier mon ancienne vertu que la chaîne s’emballera, et que le nombre de participants augmentera de façon exponentielle. Cela permettra d’assurer à ce petit jeu un très bel avenir au cœur de la sphère du net. Je suis parfaitement consciente que l’attitude méprisante qui est actuellement la mienne n’a pas d’autre intérêt que de provoquer une satisfaction jouissive et très égoïste. Je n’ose pas ajouter : mesquine.

Cependant, à ma décharge, je rappellerai ce vieux proverbe qu’on utilise dans les montages de l’Hindou-Kouch : « Faute de grives, on se tape des merdes ».

*
* *

Baissez le rideau

Le message

1

Elle a donc presque trente ans, et elle n'oserait pas affirmer qu'elle bonifie mentalement depuis qu'elle a tout plaqué. La famille, son boulot, son actuel petit copain. Soyons lucide, elle ne s'est pas arrangée, franchement, depuis la naissance de sa fille. Comme Leila grandit, elle s'oblige à attacher ses cheveux correctement, elle travaille enfin régulièrement, elle n'est plus scotchée des nuits et des nuits sur l'Internet. Elle se métamorphose comme le souhaite son papa, même s'il trouve que c'est trop tard. Elle a donc eu trente ans, le 28 août, et elle se dit qu'il a sans doute raison. Sans doute. Mais que peut-elle faire maintenant ? Elle ira arracher quelques pissenlits pour malaxer leurs racines afin d'en faire une vague soupe qu'elle servira aux bien vivants qui s'acharnent à vouloir vivre. Elle se dit qu'elle pourrait tout aussi bien incinérer les futurs enfants qu'elle n'aura jamais, car elle déteste les mômes. Elle pourrait tricoter des chaussettes en fil de fer barbelé pour monsieur Casse-pipe qui l'énerve. Pourquoi ne pas s'obliger à lire le dernier bouquin tombé dans ses mains maudites d'ennemi public, qu'ils disent en ricanant, ces cons, et arracher les pages une à une pour apprendre l'art de l'origami à sa fille ? Merde de merde, son copain est sympa, sa fille si jolie se porte à merveille, elle est à jour pour ses cours, elle fait miauler son violon autant qu'elle peut. Et elle rêve de mandragore. Pourquoi n'arrive-t-elle pas à marcher sur l'eau ? Elle doit écrire un petit truc sur la mandragore, afin de ne pas replonger dans le flou nocturne de sa pauvre folie. Allez, sublimons, sublimons, sublimons ! Cette nuit, oui cette nuit, peut-être que le gentil petit démon lui fera le merveilleux cadeau de sa visite fatale ? Elle écrit, mais sans savoir pourquoi elle obéit à ce besoin ? Sans savoir surtout d'où lui vient cette nécessité d'aligner des mots, des phrases ? Elle décrit sa folie native, parce qu'il le faut, voila tout. Cela permettra à la bibliothécaire de la médiathèque de lui poser un jour cette question qui n'a aucun sens :

« pourquoi écrivez vous ? ». Et pourquoi pas ? Vous, vous mangez. Mais pourquoi ? Et vous buvez, vous marchez, vous rêvez, n'est-ce pas. Alors pourquoi ? Et pourquoi baisez-vous, tant qu'on y est ? Ces questions n'ont pas de sens. Proust avait raison.

2

Mais quel plaisir trouve-t-on à faire le con ? C'est comme lorsqu'on gratte une cicatrice encore douloureuse pour arracher les croûtes hideuses, afin de lui conserver une ligne à peine visible. Comme celle que provoquent les éclats de coquillages enchâssés sur les rochers, et qui dessinent de fines traces d'ivoire sur les peaux brûlées par le soleil. Ou plutôt, ne trichons pas, un plaisir de l'ordre des plaisirs interdits sur fond de roulis et de tangages, en insécurité totale, comme ces pilules que prennent les anorexiques en pleine crise de boulimie. Mais pourquoi étions-nous boulimiques ? Regardez nos corps. Regardez comme ils ont faim d'une vraie mère. Mais ils sont amaigris de tendresse absente, d'attentions inexistantes, de caresses manquantes, de confidences, oh oui, surtout de ces confidences avortées, cœur à cœur broyés, larmes essuyées avec du vinaigre. Regardez ces corps comme ils vous interpellent, faites donc un peu attention, vous les naïfs de cette génération qui a connu le pire, avec les guerres, les camps de déportation, les massacres, les génocides, la faim, et la peur permanente surtout vissée à vos intestins fragiles. Le pire ne vous a jamais tués, mais nous nous ferons encore plus maigres si vous n'y prenez pas garde, car vos mots n'ont jamais dit l'affection, ils gueulent, ils aboient, ils glapissent uniquement des ordres absurdes. Alors il faut bien que nos corps mutilés vous parlent, avec leur comportement dévoyé. Ce matin de septembre, un peu avant la rentrée scolaire, Samuel et moi faisons la vaisselle en silence, avec en fond sonore le second concerto pour violon et orchestre de Mendelssohn que nous n'écoutions pas vraiment, perdus dans nos pensées. Je lavais, il essuyait, quand tout à coup il me sort :

– Tu me racontes tout, ou je t'encule le cerveau.

Avec une accentuation particulièrement évocatrice sur le verbe enculer. La porte est restée ouverte, et nous n'avons pas entendu arriver grand-mère qui s'arrête sur le seuil. Elle demande à Samuel de s'approcher, ce qu'il fait sans hésiter, et du haut de sa petite taille elle lui flanque brusquement la plus formidable gifle de sa vie. Stupeur. Silence. Quelques secondes encore où le monde entier se suspend à cette stupeur. Puis, de cette voix éraillée et mutante d'adulte encore adolescent, refaisant curieusement surface, Samuel arrive à dégoïser un *excuse-moi grand-mère*. Mais grand-mère ne perd pas le nord :

– C’est à Lulu que tu dois des excuses, mon grand.

Il pose alors sur le dossier d’une chaise le torchon qu’il a encore dans les mains, il me lance un regard d’aigle royal ciblant un mulot à plus de mille mètres d’altitude, et il sort lentement de la cuisine en disant :

– Quoi ? Elle ? Des clous, elle peut toujours attendre !

Le mois suivant, j’ai fait la connaissance de Rafik, le futur père de Leila, notre fille. Le clan ne le supportait pas. Rafik n’était pas un homme digne de moi. Un berbère, un musulman de surcroît. Leila est la goutte qui a fait déborder le vase. Pourquoi ça n’a jamais bien marché entre nous deux ? Nous étions malades de ne pas savoir accepter nos différences. Rafik a voulu que notre fille soit élevée dans sa religion. Je m’y suis opposée de toutes mes forces. Elle serait éduquée dans nos deux religions, dans nos deux cultures, la sienne et la mienne, mais aussi dans l’athéisme. Leila choisirait plus tard, en jeune femme libre, sa propre voie. Trop de limite à cet horizon sans limite, dans un monde vagabond flottant sur une fausse réalité. Il n’aimait pas vraiment sa fille, m’avouait-il, il n’avait pas la fibre paternelle peut-être à cause de sa mentalité de berbère. Mais il adorait sortir avec elle pour épater la galerie, jouer au prince arabe pour provoquer ma famille, qui selon lui semblait trop sclérosée dans son besoin maladif d’intégrité religieuse, culturelle et culturelle. menteur, menteur, sale petit menteur. Leila est la plus jolie fille d’Ève que la terre ait jamais portée, elle rend complètement raide dingue son petit cousin des Flandres à chaque séjour qu’il vient passer dans notre Pévèle. Fine liane brune qui semble originaire des montagnes marocaines, avec une chevelure à mettre au chômage tous les coiffeurs de la terre, avec un regard mentholé, un sourire de déesse qui lui illuminent tout le visage. Comment aurait-il pu ne pas l’aimer. Je n’évoque même pas sa bouche, ni la pureté de ses traits, ou l’élégance de sa silhouette, parce que j’en suis jalouse. Scandaleusement jalouse. Ni même ce petit matin où je les ai trouvés nus dans la baignoire presque vide, tellement emmêlés l’un à l’autre, que dans ma retraite précipitée je n’aurais pas su expliquer la raison réelle de ma peur lorsque j’ai regardé leurs bras et leurs jambes emmêlés. Pourquoi nier l’évidence ? Rafik ne s’est jamais battu pour se faire accepter par ma famille en revendiquant un islamisme dont il n’avait plus grand-chose à faire. Question d’orgueil, alors ? Ou d’idées à défendre ? Je ne savais plus rien de ce qui se passait au Maroc. Il ne me racontait rien, et je n’avais pas vraiment envie de savoir. Pour l’essentiel, il y avait grand-mère. Grand-père et ma douce Leila. Quant au reste, je m’en fiche. Je m’en fiche vraiment ?

Menteuse, menteuse, méchante petite menteuse. Rafik, sous son apparente autorité, est devenu trop facilement mon tout petit toutou, mon

enfant orphelin, ma symphonie des jouets, ma berceuse de Brahms, ma petite musique de nuit. Forte de ma volonté et de mes sept ans de plus que lui, j'aimais tellement jouer à la petite mère, dans le fond. Mon pauvre et trop jeune seigneur de cellule volontaire, mon pantin habillé de mille laines, de mille mots, de mille morts. Et ma flamme qui s'éveille, mon bonheur à offrir, avec le désir à m'offrir parfois le miel de ses caresses, ma solitude aussi, mes colères enfantines et hystériques qu'on console d'un mot, mes fesses rondes, et tous les petits bobos au cœur, mes bras d'amour autour de son corps puissant, néanmoins si fragile. Et soudain tellement grand, bien trop grand et velu, d'une approche impossible. Recule, recule, recule. Mais trop tard. Au secours mon p'tit Jésus.

3

Message reçu cette nuit, ou à l'aube.

Mais qui est cette Liane noire qui blogue sur Vox ?

Bonjour,

Bah, ça n'a plus guère d'importance. Je n'y suis pas obligée, n'est-ce pas, mais je veux bien te croire. Et d'ailleurs, après tout, peu t'importe. Tu sais ce que tu as vu, et nous avons tous des ressentis ou des expériences. Mais en un sens je suis un peu déçue si tu as raison. J'avoue souhaiter, sans vraiment le vouloir, assister à la fin pour avoir cette unique pensée pour tous mes congénères. Je le savais bien, n'est-ce pas. Je vous l'avais bien dit.

La noire perspective de l'avenir me fait trembler, et je prends mon légendaire pessimisme pour un pur réalisme. J'ai bientôt 30 ans, sans situation stable, mais peu m'importe puisque je n'aime pas l'argent. Je le vomis. Mon corps me souffle des rengaines de maternité, alors que ma raison me dit de ne pas m'y fier. Qu'y a-t-il de bon sur cette terre à la dérive pour un enfant, puisque c'est le commencement de la fin, n'est-ce pas ?

Que dira-t-il dans vingt ans en observant cette planète polluée qui se trouve à l'agonie ?

Va-t-il me dire que j'aurais mieux fait de m'abstenir ?

As-tu des enfants ?

Aucune importance, à la vérité.

Liane Noire

Le vieil accordéon

1

Et tandis qu'ils se sont rejoints dans une jouissance primitive et bestiale, les mots de Jérôme résonnent dans sa mémoire, douleur lancinante d'une migraine persistante. Une voix intérieure lui ordonne de fuir cet amour impossible. C'est le mieux qu'elle puisse faire, mais son côté anarchiste entrouvre une brèche dans cette voie de la sagesse et l'empêche d'écouter la petite voix de la raison. La sensibilité de ce nouvel amant dépourvu des vices dont d'autres hommes l'ont accablés, encore récemment, a insidieusement dessiné l'ébauche d'une aventure peu ordinaire, une passion probablement dévastatrice, mais bien plus belle en sensation qu'une relation conventionnelle. Jérôme, son jeune élève quelques heures auparavant, brise allégrement, une à une, et dans l'insouciance de sa jeunesse, toutes les barrières dont elle a jalonné sa truculente sexualité dérobée. Sait-il, le pauvre agneau, que cette femme enrobée de mystère derrière ses tenues sévères le désire désormais plus que tout. Ce qu'elle désire de ce jeune trublion n'est rien d'autre que de ressusciter et d'embraser ses dérives érotiques, oh combien répréhensibles. Diabliesse de la première heure, elle n'a connu que des amants médiocres, à cause de critères banalisés par une morale démocratique. Mais dans l'instant où elle est en train de succomber sous les caresses affectives de Jérôme, qui inlassablement couvre chaque parcelle de son corps, marquant sa peau encore moite de plaisir au fer rouge de frissons désordonnés et convulsifs, elle chasse toutes les raisons de ne pas lui céder. Certes, il est encore trop tôt, bien trop tôt, pour lui dévoiler quelle maîtresse abusive elle pourrait devenir lorsqu'elle aime d'une passion insatiable, lorsqu'elle aime vraiment en définitive. Elle ressent les sentiments de son jeune amant dans sa manière de la dévorer, mélange étrange et subtil de pudeur et de voracité, un amalgame épicié qui transforme la montée du plaisir en un véritable sacerdoce, une distinction épidermique et sensuelle en matière

d'érotisme. Elle se donne totalement, elle s'abandonne sans réserve au jeu suave de ses lèvres sur sa poitrine généreuse, sur ses pointes érigées langoureusement. Frissonnante, jusqu'à ne plus pouvoir résister à ses pulsions, ses désirs réprimés par une morale trop sage et trop correcte brisent le carcan de la vieille morale. S'arrachant à la voracité voluptueuse de son amant, elle saisit le premier vêtement à portée de sa main, par pudeur ou par magie, pour revêtir sa nudité d'une tendancieuse provocation. Elle enveloppe son exquise féminité d'une chemise masculine, dévoilant néanmoins, entre pudicité et incitation, la peau satinée de ses seins blancs entre les boutons indisciplinés de la chemise d'homme. Lorsqu'elle quitte enfin la couche, décor feutré de leurs ébats, Jérôme voit la silhouette d'une femme qu'il adore, mais sa vision se fixe désormais sur la nouvelle apparence qu'elle lui offre, avec ses cheveux ébouriffés, des yeux cernés de bleu. Et ce bleu qu'on attribue à l'image des amoureux les plus fougueux, l'émeut, le trouble, tant Anne-Claire se révèle bien plus amante qu'il n'y croit. Cette apparente sérénité qu'elle dégage après l'amour l'incite à davantage d'ardeur, mais aussi à plus de respect, et même de dévotion pour son autorité de femme dévorante d'une passion muselée. Les deux pans de la chemise qui recouvrent presque impudiquement la naissance de son délicieux petit cul incitent à la débauche et au dépassement des convenances ; ils donnent à Anne-Claire la grâce d'une maîtresse lubrique qui vient de se faire baiser en ne songeant qu'à recommencer. Elle ressent la lubricité du jeune et sauvage regard qui se pose sur elle, et par élégance ou par stimulation, elle ajoute avec la couleur de son rouge à lèvres, une note diabolique à leur excitation, une touche sensuellement émotive dans le grenat de sa bouche soudain ouverte à toute proposition malhonnête.

– Peut-on rire de tout, même de Le Clézio, songe-t-elle soudain avec cet étrange cervelle coq-à-l'âne qui la taraude ?

En fouinant sur Internet, elle a trouvé cet ahurissant couplet d'une admiratrice de l'écrivain à peine nobélisé, une certaine Annie Gauvin. Elle décrit son émotion à l'annonce de la grande nouvelle : « Un rayon de soleil, alors, a troué les nuages noirs. Nous nous sommes mis à guetter dans les journaux, à la télévision et sur Internet les apparitions du grand homme blond, calme et réfléchi, à l'allure solaire ». En lisant ce petit laïus, elle a aussitôt repensé à une irrésistible vanne expédiée autrefois à l'auteur de *Désert* par Angelo Rinaldi, lui collant, à juste raison, le sobriquet de Monsieur Météo pour mieux souligner sa manie de décrire les nuages, encore et toujours les nuages. Dans le concert de louanges accompagnant son élection par les Suédois, elle a trouvé la même béate dévotion un peu forcée, puisque personne n'a eu assez de couilles pour dire haut et fort à

quel point les ouvrages du grand blond sont d'un ennui mortel et d'une pesanteur égale, malgré ses efforts désespérés pour faire style. De son vivant, peu de gens ont lu les livres de Jean-Pierre Martinet. Trois éditeurs se sont risqués à en reprendre chacun un. *Jérôme* (chez Finitude), *Ceux qui n'en mènent pas large* (Le Dilettante), et *L'ombre des forêts* (par La Table Ronde). Son ami de Versailles a même commis une postface pour le premier, une préface au second, laissant l'ami Adolf Eifel préfacer le premier et le troisième de ces bouquins. Elle pense alors à cet autre amant de passage, éditeur de *Jérôme*, en 1978. Il aura fallu trente ans pour que ce livre presque culte trouve enfin de nouveaux lecteurs. Que dire de cet homme, mort hémiplégique, à Libourne, après avoir connu tout le malheur du monde possible ? Voici ce qu'elle raconte dans la postface : « *Jérôme* fut un échec complet. J'eus beau me démener pour le faire lire, aucun des critiques qui comptaient alors ne prit la peine de l'ouvrir. Quand Jérôme Garcin m'associa à la préparation de son *Dictionnaire de la littérature française contemporaine* (repris chez Fayard), je pus, avec son accord, y glisser plusieurs auteurs non conformistes. Martinet se retrouva en bonne compagnie avec Michel Lagrange, Pierre Lucain ou Yves Martin. En rédigeant sa propre notice nécrologique, il livrait un autoportrait et une sorte de testament. Citer ce texte qui se termine ainsi : « Parti de rien, il accomplit une trajectoire exemplaire, car il arrivera sans doute nulle part ».

Tranquillement assis sur son tas de fumier, elle pense parfois à cette fameuse devise (de qui déjà ?) : « je préférerais ne pas le faire ».

2

Le petit chien joue dans l'obscurité du salon.

Aujourd'hui je n'ouvre pas les rideaux parce que je suis concentrée sur des coups de fils que je dois passer depuis quinze jours. La simple idée de devoir décrocher le téléphone et d'entendre ma voix parler m'envoie des vagues nerveuses dans les mains. Rien que ça. J'ai passé une semaine étrange où j'étais bien. À part un après midi où un froid nerveux est venu me gifler la joue. Je n'ai pas lutté. J'ai pris deux somnifères, j'ai fui dans le sommeil. Toujours le canapé. J'ai dû totalement oublier mon lit. Le canapé est mon protecteur, lorsque le lit est vide. C'est aussi simple que ça. Et encore, je suis de mauvaise foi, puisque les périodes où mon lit se trouve occupé, je suis toujours la dernière à m'y coucher. Mais j'aime à le penser. Dans ma chute en angle droit je me suis persuadée que je suis un boudin sans intérêt qui peindrait des croûtes pour les entasser. Alors je peine à toucher mes pinceaux de peur de finir seule avec de vieux travaux trois fois secs. Et j'ai passé une journée sur gay vox, qui n'est qu'un nid à

misère. Sans curiosité, sans discussion, sans grand intérêt. Une liste de restes d'histoires, affamée par ce que vous pourriez lui apporter. Des demandes qui vont dans toutes les directions, une détresse déguisée derrière une drague sans finesse et rédhitoire, puisqu'elle est guidée par la recherche de l'autre. Et j'ai regardé avec ennui leur sexe difforme s'éveiller, leur salive collante tourner dans leur bouche, leurs textes médiocres qui me parasitent. J'ai du slalomer entre les demandes (sur MSN), les sous-entendus graveleux, le rentre-dedans grossier.

La gouine ne séduit pas, elle comble désespérément son trou qui l'obsède passivement.

3

Et moi, dans tout ça. Sans rien à donner. Sans place à offrir. Sans la moindre envie de construire quoi que ce soit, je me suis sentie comme élitiste. J'ai cherché des profils qui aiment l'art, qui ont une passion en dehors du boulot, qui occupent leur chômage avec une activité qui les botte. Rien de valable du côté accessible. Même avec la plus grande indulgence, je préfère rester chez moi, et peindre tranquillement. Car finalement j'ai des amis ou des relations, voire même quelques rares contacts qui me plaisent, parce que l'échange est simple, courtois, et de bonne humeur. Parce que les jours où je souhaite ne rien faire d'autre que de les voir, il se passe toujours quelque chose. Du coup ce voyage m'a rendu encore de meilleure humeur, au point de décider de passer des coups de fils aujourd'hui, et non pas demain, ou la semaine prochaine, ou à la saint glin-glin. Je ne suis pas un boudin, je suis une femme qui ne voit pas beaucoup la lumière du jour. Je ne peins pas que des croûtes, mais parfois ce qui me passe par les tripes. J'ai ma propre sensibilité, et je m'en sers. C'est con à dire, mais après une journée passée à lire des conneries sur vox, ça devient presque palpable. Je m'aime bien dans le miroir des autres. Sans doute que ça ne sert à rien. Sans doute. Ou de croire et d'affirmer que tu ne m'aimes pas tant que moi je peux t'aimer. De me regarder en coin pour voir si je t'embrasse les yeux ouverts ou les yeux mi-clos. Tenter de modeler ta vie autrement ; mais c'est en comptant sur moi, chaque soir, chaque jour, pour te parler un peu plus de tes possibilités, et davantage de tes facultés. Tu fais celui à qui il ne manque rien. Le satisfait de son sort qui serait mieux que rien. Tu m'ouvres grands tes bras quand je tombe, toujours prêt à me donner le max dont je n'ai même pas besoin. Cela me peine de te voir sans ambition et de te sentir bourré, presque déglingué tous les soirs, à coup d'alcool trop sucré, d'imaginer tes phrases comme un pauvre gamin enthousiaste qui lève le doigt frénétiquement *moi, moi, moi madame !* Je vous jure que cette disponibilité,

cette estime fanatique mise en étendard me donne froid dans le dos. Cela me fait trop de peine de te regarder toujours aussi peu motivé, et à coté de la plaque. Un zélé, sans doute, qui fait tout pour me comprendre, mais si peu adéquat. Ça me rend faible comme un eunuque de t'observer te planter sans arrêt, alors que tu m'offres toutes les ressources que tu me squattes. J'ai détesté te voir pleurer, surtout à cause de toi-même, sur des constats qu'on se fait tous, et à propos de ce que tu attends de moi, avec obstination et avec persévérance. Ce gouffre vertigineux que je suis sensée combler par mon amour est effrayant. Quelle horreur que l'amour, lorsqu'on est de ton coté. Celui d'un sens unique, odieux, et qui devient une fatalité compensatoire vitale. Je n'envie pas ton élan premier, et cette masse de dons que tu portes à bout de bras sans être capable de les déposer calmement dans un moule en or. Ces minis chutes quotidiennes que tu dépasses un peu plus à chaque fois sans me quitter des yeux. Pourquoi autant ? Pourquoi tellement ? Comment comptes-tu t'en sortir ? Et dans quel état ? En serais-je responsable ?

4

Trop de réalisme, trop de réalités partout. Je dois faire attention à ce que j'écris, au sens précis de mes mots, de mes gestes, de mes sourires. Être certaine que tu n'interprètes pas ma présence comme un simple acquiescement. Revenir en moi-même pour te dire et te redire que je ne veux rien d'autre que ta jeunesse solaire. Savoir te repousser, néanmoins, te tenir à distance et en respect, demande de la concentration. Et tout ce à quoi tu penses qui me fait quitter ma rêvasserie, pour atterrir dans la morne plaine du réel. Cela m'étouffe. Redescendre sur terre sans arrêt, comme ça m'étouffe. Je ne sais pas, écoute mes silences plutôt. Et tu continues à me demander tellement de conscience que je me cache pour m'évader.

J'ai un peu mal de l'amertume que tu ravales forcément devant l'issue inéluctable de notre liaison absurde. Je souffre d'être la cause de tes déceptions continuelles et silencieuses. Je te vois prêt à tout subir avec la honte de me l'avouer. Je te vois vivoter, attendre un signe assez cool pour que tu puisses le prendre comme une porte ouverte. Et moi devant toi j'ai l'air d'une porte de prison rigide et égoïste qui fait chier. D'un *à peu près* en mouvement. Je ne joue pas l'insaisissable. Je le suis. Je n'y peux rien. Je ne sais pas comment être autrement. Il y a des poissons qu'on attrape en leur caressant le ventre, mais pas moi. Je n'arrive plus à aller vers tout ce que tu offres. C'est dénué d'arrière-pensée, pourtant, et de tout calcul.

C'est juste un plan sur la comète que tu prends pour une religion.

Je t'attends depuis 2003. Je n'aurai fait que t'attendre sans cesse et sans espoir avec ton corps de jeune athlète et ton sourire grand ouvert. T'attendre, et attendre ce que j'appelle la sexe-attitude. Peux-tu comprendre à quel point je peux avoir besoin de ton corps, de tes caresses, de ta jeunesse. Tu fantasmes sur les godes. Tu te vois me choper dans les coins. Tu veux connaître et pratiquer tous mes vices, surtout les plus secrets, les plus inavouables, et te plier à mes envies photographiques. Et tu sens le troisième sexe à plein nez, avec l'enivrant simulacre du jeu. Cela serait si bien dans une période où ma libido serait maître. Mais j'ai une entrecuisse de vieux soldat blasé. Alors, j'en fais quoi ? Comment vais je te le dire ? Et si j'étais un peu moins conne moi aussi, au point de t'aider à te perdre en te roulant des galoches puisque je te trouve si chou. Pourtant je n'aime plus vraiment ta façon de m'embrasser. Je redoute de te donner ma bouche. Je n'aime pas embrasser les lèvres qui toucheront d'autres corps, avec leurs lèvres qui seront imprégnées de l'odeur de ton sexe, et certes pas de ma salive. C'est comme ça, je n'y peux rien, je ne contrôle plus rien. Je ne peux même pas compter sur ma raison. Et puis le temps va forcément me faire rentrer dans ma coquille. Ça me rend nerveuse de me sentir parfois aller vers le néant. Titubante, je te donne hélas des avis qui ne sont jamais objectifs. Outre celui de t'avoir un peu moins à moi. Vire moi cet enclos. Je ne veux plus t'aimer, plus jamais. Tu as l'alcool moche, mon bel ado, tu as l'alcool bête, et même l'alcool agressif. Je ne veux plus aimer quelqu'un qui me correspond de moins en moins. Qui essaye de m'atteindre aussi, sans même s'en rendre compte, par la face noire de son âme, qui n'ose pas s'avouer humble et vide. Je ne veux pas aimer quelqu'un comme toi, désormais. Ne fais pas de moi ton bourreau, ou ton agneau du sacrifice. Ça sera toujours plus fort que toi, un bourreau. Toujours plus pur, un agneau. Alors n'ouvre pas les yeux quand j'ai la bêtise de t'embrasser bassement. Les fenêtres ouvertes derrière le rideau tiré, le plafond trop blanc et le petit chien qui se love entre mes bras. J'ai une peinture en cours que j'aime abandonner entre les étapes pour poser ma tête sur le coussin du canapé. Étendue, les pieds en chef d'orchestre, je n'attends rien, ce n'est même pas une sieste. Le temps passe anormalement, il est simplement, banalement même, agréable. Je regarde le plafonnier qui ne sert à rien, puisque je me suffis à moi-même. Je n'ai besoin de personne, et surtout plus de toi, mon trop jeune amant. J'aurais peur que ça perturbe cet équilibre qui vient de naître dans mon âme. Je ne me caresse plus depuis cinq ou six semaines, mon plaisir n'est pas cette main qui n'a plus d'âme. Je sens une purge et une satisfaction d'être, et celle oh combien suave de n'être que moi. C'est le printemps. Les cœurs se